This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

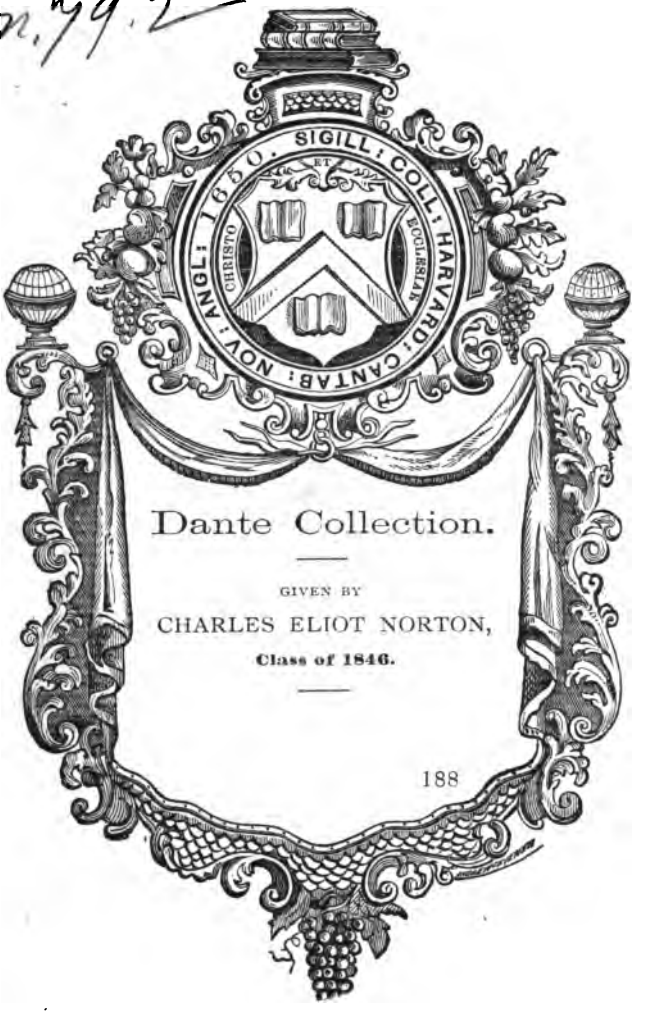
Dn
79
2

Topin, Hippolyte.

Etudes sur la langue italienne, précédées d'un parallèle entre Dante et Klopstock.

Florence. 1855.

Dn.79.2



Dante Collection.

GIVEN BY

CHARLES ELIOT NORTON,

Class of 1846.

188

Dn. 79.2

ÉTUDES

SUR

LA LANGUE ITALIENNE

PRÉCÉDÉES D'UN PARALLÈLE

ENTRE DANTE ET KLOPSTOCK

PAR

HIPPOLYTE TOPIN

Ancien Professeur de l'Université de France; Correspondant de l'Académie des Sciences et Lettres d'Aix; de la Société de Statistique, d'Agriculture de Marseille; ex-Secretaire de la Société d'Horticulture de la même ville; de l'Académie Labronica de Livourne; Membre de l'Académie impériale Agricole et Industrielle de Paris; du Congrès Scientifique de Marseille, Rennes etc.; Professeur de Littérature française à Pise.

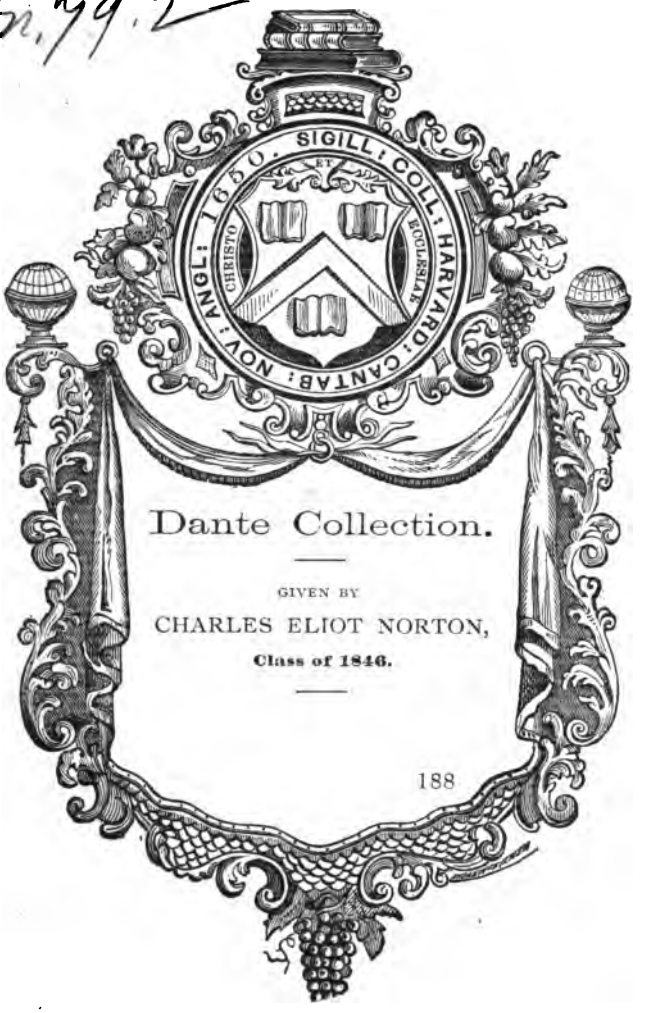
HARVARD COLLEGE LIBRARY
79.2

FLORENCE.
TYPOGRAPHIE GALILÉIENNE
de M. Celliní et C.

PARIS.
CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.

Mars. 1855.

Dn.79.2



Dante Collection.

GIVEN BY

CHARLES ELIOT NORTON,

Class of 1846.

188

Dn. 79.2

ÉTUDES

SUR

LA LANGUE ITALIENNE

HARVARD COLLEGE LIBRARY
79.2

PRÉCÉDÉES D'UN PARALLÈLE

ENTRE DANTE ET KLOPSTOCK

PAR

HIPPOLYTE TOPIN

Ancien Professeur de l'Université de France; Correspondant de l'Académie des Sciences et Lettres d'Aix; de la Société de Statistique, d'Agriculture de Marseille; ex-Secretaire de la Société d'Horticulture de la même ville; de l'Académie Labronica de Livourne; Membre de l'Académie impériale Agricole et Industrielle de Paris; du Congrès Scientifique de Marseille, Rennes etc.; Professeur de Littérature française à Pise.

FLORENCE
TYPOGRAPHIE GALILÉIENNE
de V. Cellini et C.

PARIS.
CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.

Mars. 1855.

DES

ITALIENNE

ÉTUDES

SUR

LA LANGUE ITALIENNE

ÉTUDES

SUR

LA LANGUE ITALIENNE

PRÉCÉDÉES D'UN PARALLÈLE

ENTRE DANTE ET KLOPSTOCK

PAR

HIPPOLYTE TOPIN

Ancien Professeur de l'Université de France; Correspondant de l'Académie des Sciences et Lettres d'Aix; de la Société de Statistique, d'Agriculture de Marseille; ex-Secretaire de la Société d'Horticulture de la même ville; de l'Académie Labronica de Livourne; Membre de l'Académie impériale Agricole et Industrielle de Paris; du Congrès Scientifique de Marseille, Rennes etc.; Professeur de Littérature française à Pise.

FLORENCE.
TYPOGRAPHIE GALILÉIENNE
de M. Collini et C.

PARIS.
CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.

Mars. 1855.

Dn. 77, 2

1883, May 14,
gift of
Prof. C. E. Norton.

DISCOURS PRELIMINAIRE

C'est un métier que de faire un livre comme de faire une pendule : c'est La Bruyère qui a parlé. J'entre en matière. Si ce métier est rude quand on pense son livre et qu'on l'écrit, qu'en sera-t-il si des livres d'autrui on veut faire un livre original, un livre à soi ? Tous ne sont pas nés pour être des Dumarsais ou des Lemare, Des Boiste ou des Nodier, et le fussent-ils, vocabulistes et grammairiens, et je dirai même traducteurs, travaux forcés de l'intelligence humaine ! Je ne sais quel poète l'a constaté, mais il a pour lui la rime et la raison :

Il me faut en plusieurs endroits
Aplanir des sens difficiles,
Tourner et retourner cent fois
Des périodes indociles ;
Que je plains l'homme infortuné
Que le sort condamne à traduire,
L'astre sous le quel il est né
Préside sans doute au martyre.

peut y citer une foule d'excellentes traductions. A quoi cela tient-il ? probablement à ce qu'il n'y a pas de centralisation intellectuelle en Italie ; que toutes le villes un peu importantes ayant une Université, des Académies, des bibliothèques, un foyer littéraire, et en quelque sorte une école à soi, il en surgit de partout des artistes, des littérateurs, des improvisateurs, des savants. On semble s'y défier à qui mieux mieux, ce qui fait que la littérature italienne est aussi vaste que son école de peinture; on sait bien par où la commencer et la finir, et à part les quatre coryphées de la poésie on ne sait plus à qui s'arrêter de préférence. Ginguéné l'a débrouillée admirablement en la réduisant à sa plus simple expression ; mais il y'a encore bien au delà. On serait tenté d'appliquer à l'Italie artistique et littéraire, ce qu'Ovide disait des dames romaines, qui venaient, aux jours de fête, faire envier leurs attraits, sous le portique de Pompée :

Copia judicium sæpe morata meum.

L'Angleterre, comme l'Allemagne, a produit d'excellentes traductions en vers, l'Homère de Pope, le Virgile de Dryden, l'Horace de Wieland et autres sont autant de chefs-d'oeuvre. Ce n'est pas qu'en France les traductions des auteurs anciens et des modernes fassent défaut ; tout est traduit. Il en est même qu'on ne refera jamais mieux. Mais tout est-il traduit comme il devrait, comme il pourrait l'être, comme l'est le petit nombre ? Ici fesons une grande enjambée et arrêtons nous à notre époque. Bien des poètes modernes, et même des anciens n'y sont traduits qu'en prose : c'est une carrière à exploiter que la traduction en vers, intellectuellement j'entends, une carrière pénible à courir, mais qui ne sera pas sans gloire pour le traducteur dévoué, patient, labo-

ÉTUDES

SUR

LA LANGUE ITALIENNE

PRÉCÉDÉES D'UN PARALLÈLE

ENTRE DANTE ET KLOPSTOCK

PAR

HIPPOLYTE TOPIN

Ancien Professeur de l'Université de France; Correspondant de l'Académie des Sciences et Lettres d'Aix; de la Société de Statistique, d'Agriculture de Marseille; ex-Secretaire de la Société d'Horticulture de la même ville; de l'Académie Labronica de Livourne; Membre de l'Académie impériale Agricole et Industrielle de Paris; du Congrès Scientifique de Marseille, Rennes etc.; Professeur de Littérature française à Pise.

FLORENCE.
TYPOGRAPHIE GALILÉIENNE
de M. Collini et C.

PARIS.
CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.

Mars. 1855.

gaire que de traduire, c'en est un bien grand que d'avoir traduit comme ces modèles ; et quand, plus d'une fois, l'Institut a couronné des traductions, il a non seulement reconnu et recompensé le talent, mais encore le service rendu aux langues et à la littérature comparée.

Il n'entre point en notre pensée, ni dans notre cadre de rien statuer sur la prééminence des principales langues de l'Europe, ni sur leur génie a reproduire plus ou moins fidèlement les créations extra-nationales, ni même de les caractériser à fond : nous le laissons à de plus experts. Charles-quint s'amusa jadis à les qualifier dans un de ses moments de belle humeur. Inutile de le rapporter ici ; pas de collégien qui ne le sache. Les grammairiens nous le donnent à la suite de la classification du langage des animaux. Nul, certes, n'était plus capable de juger des idiomes que l'Empereur-Roi. Il l'a fait, il est vrai, d'une manière très et trop synoptique, mais il ne pouvait en dire plus ne les ayant considérés que sous le point de vue euphonique ou musical. Si nous les effleurons ici c'est seulement pour transition. Prenons garde toute fois, en cherchant à les apprécier, de ne pas tomber dans l'erreur de ces princes latins, qui devisant de leurs épouses, voyaient, chacun dans la leur, la plus belle, la plus vertueuse, la plus fidèle, la plus..... enfin tout ce qu'on voit de plus superlatif dans un superlativement aimé et admiré.

L'anglais avec sa vocabulation anglo-saxonico-normande, sœur hémisphérique du Français, et avec lui souverain du monde, marche, comme lui, dans sa force et dans sa liberté. L'Allemand, oh, l'Allemand ! Depuis que le Roi-mécanicien l'a stygmatisé, il est resté dans l'opinion publique la langue des chevaux. Il l'est en effet,

car jamais nos seigneurs les chevaux n'ont parlé plus diplomatiquement que dans l'assemblée de leurs états du tems du poète Gleim. Mais depuis que Voltaire en eut ricané avec la baronne de Thundertentrunck il asphyxia dans le gosier de ses Francs cette langue à la quelle Charlemagne avait ajouté de nouveaux mots. Aucuns, après lui, malicieux penseurs, oreilles sybaritiques, palais à luette délicate, prétendent, par une comparaison toute moderne, que l'Allemand produit sur eux l'effet de la plume métallique entre les mains d'un écrivassier qui, callygraphe avorté, ne sait, ni ne peut la faire articuler, ils disent qu'elle rape, râle, gratte, bronche, racle, froufroute, crache, s'ébrèche, craque.... Rien de tout cela; et même bien plus que tout cela si l'on veut. L'Allemand, plein, viril, abondant, thyrtéen, pindarique, gronde l'hymne guerrier, ou le cantique saint, tel l'airain des batailles, ou l'ouragan des mers. Doux, limpide, suave, tel il fait soupirer la romance, et gémir l'élégie, et resonner l'idylle. Superbe suzerain des idiomes du nord, noble, profond, philosophique, il leur impose son calme, sa gravité, sa raison. Kant et Klopstock en ont fait, l'un la prose, l'autre les vers, et Körner en créa l'harmonie.

Le Castillan, descendance de l'Arabe, vit de figures d'éclat, de métaphores hyperboliques, de comparaisons géantes; fier, ambitieux, sonore, il fut dans sa destinée d'imprimer le caractère de sa grandeur sur le nouveau monde, quand, plusieurs siècles auparavant, fourvoyé dans le dialecte romane et dans le provençal il avait préparé la renaissance des lettres en Italie et l'avènement de la langue du *bel si*.

Dante parut, et à sa suite manuscrits, commentaires, scoliastes, éditeurs, traducteurs. Batines, dans sa

Bibliografia dantesca, a donné l'énumération de toutes les éditions du Dante publiées jusqu'à son époque: il y en a vingt-et une du 15.me siècle, quarante-deux du 16.me, quatre du 17.me, trente-quatre du 18.me, cent-cinquante du 19.me ; aujourd'hui elles vont à l'infini ; preuve incontestable de la popularité du poète. On doit distinguer parmi les éditions modernes du Dante, celle qui a été publiée en Angleterre par Foscolo, dont les premières épreuves corrigées et annotées de la main de l'auteur, ont été données à la bibliothèque de l'Académie *Labronica* de Livourne.

La traduction de Matteo Ronto, en vers latins, dont le manuscrit est de 1380, mentionné dans Batines, comme étant à la bibliothèque de Lucques, se trouve depuis cinq ans cédé à celle de Parme.

La Revue d'Europe de Milan 1839, avance qu'à la bibliothèque de l'Université de Turin, on conserve deux traductions de la Divine Comédie en langue provençale. Comme la langue italienne du Dante avait de grandes affinités avec le provençal, ainsi que l'a fort bien fait observer M. Villemain dans son cours, cette vieille littérature provençale, à la quelle se rattachent aujourd'hui des illustrations littéraires, telle que M. Rainouard et son successeur à l'Institut et autres encore, pouvait présenter un nouvel intérêt par la publication de ces traductions. Ayant pris des renseignemens auprès du directeur de la bibliothèque de Turin, l'honorable M. Gazzera nous a assuré qu'il n'existait en réalité aucune traduction provençale manuscrite du Dante, et que c'était une erreur de la Revue Européenne de Milan.

L'Angleterre a publié deux traductions récentes de la Divine Comédie. Après le Voyage dantesque de

M. Ampère, après les Leçons de M. Fauriel sur Dante et les origines de la langue italienne, après l'ouvrage d'Ozanam sur la théologie de ce poète, ouvrage dont M. Ampère a relevé le mérite dans la Revue des deux mondes, tout en déplorant l'ami et l'habile professeur qu'on n'est point encore habitué à ne plus entendre; après la vie du Dante publiée par Balbo, deux traductions nouvelles ont pris rang dans la littérature française: la première, l'Enfer, traduit en vers par M. Ratisbonne, ouvrage que l'Académie Française a couronné, et que le Journal des Débats a justement apprécié dans deux articles successifs, dont l'un est dû à la plume spirituelle de M. Jules Janin. La traduction de M. Ratisbonne (si l'on nous permet d'en dire notre sentiment) se distingue de toutes celles qui l'ont précédée, par sa fidelité, sa précision, le poétique et la solidité de son style. Espérons que l'auteur achèvera ce qu'aucun de ses prédécesseurs n'a fait avec succès, ou en entier. La seconde est la traduction en prose de St. Moris; la noblesse, l'élégance de sa prose et sa littéralité l'élèvent au-dessus de celle d'Artaud de Montor, et de celle de Pier Angelo Fiorentino; cette dernière est d'un grand mérite pour l'intelligence du texte, et les illustrateurs du Dante ne sauraient lui être trop réconnaissants de son utile travail.

Une troisième traduction, œuvre posthume de M. De La Mennais, est vivement attendue de tous les amateurs de la littérature Dantesque.

Ne serons-nous pas taxé de témérité d'oser publier un fragment de nos études sur Dante, surtout après tant d'écrivains dont la réputation et le talent sont si bien établis? si nous le fesons ce n'est point pour entrer en lice avec eux, *non in comparatione curae vel ingenii*,

mais pour payer notre tribut d'admiration à un poète qui fit toujours nos plus chères délices (1).

Sit mihi divini tantum vestigia vatis
Posse sequi, summoque volans dum tendit olympo
Sublimem aspicere et longe observare tuendo.

Van, prœd. rust.

(1) En 1827 Eymery, libraire à Paris, a publié un essai de traduction de la Messiade, avec les imitations de Virgile, de Dante, de Milton, par H.T. - Le Globe, journal littéraire de l'époque, a donné sur cet essai dans le n.° de Novembre de la même année un article dû à M. Vitet.

DANTE ET KLOPSTOCK

Météores intellectuels apparus à cinq-cents ans de distance l'un de l'autre, Dante et Klopstock forment les deux extrêmes de la pléiade des grands poètes de 1265 à 1804. Malgré sa vétusté réelle Dante n'a pas de décadence commencée, ni prochaine, ni possible; il est pour notre âge bien au dessus de ce qu'il fut pour ses contemporains; colosse, prodige, miracle de l'intelligence humaine, il rayonne au milieu de nous, *toujours jeune de gloire et d'immortalité*. Son triple poème nous semble un défi jeté aux siècles à venir, un monde abandonné aux investigations, aux disputes de la science.

Klopstock nouveau-né du siècle d'hier a revêtu tout-à-coup la simplicité, la grandeur, la magnificence orientale, et la Messiade, comme la Divine Comédie, a manifesté une œuvre de géant à une génération étonnée, vaide de haute poésie.

Cependant point de comparaison possible entre ces deux poèmes. L'invention, le plan, les acteurs, l'exécution, rien de l'un ne ressemble à l'autre: et d'ailleurs, la suprématie du Dante est, aujourd'hui, si bien établie que nul ne peut la lui contester, et comme il n'a imité per-

sonne, il n'a point eu et n'aura probablement jamais d'imitateur. On ne saurait en dire autant de Klopstock: le génie de Milton l'a précedé, et a guidé ses pas; en outre, ces deux poètes, tous deux le juste orgueil de leur nation, ont vécu, pensé, écrit, dans des milieux tout différens, tout opposés. Les biographes, les critiques ayant épuisé la matière sur ces deux poètes, nous ne ferons que glaner après eux, et nous nous bornerons à quelques rapprochemens saisissables de prime abord dans deux vies si pleines, dans deux oeuvres de vingt ans d'élaboration.

Dante, génie mystérieux, improvisé, Guelfe de coeur, et que l'indignation transforma plus tard en Gibelin, subit toutes les vicissitudes de la vie la plus agitée. Il fut tour-à-tour, soldat, ambassadeur, chef de la République de Florence. Il fut errant, proscrit, persécuté, malheureux de la vie du coeur, car il perdit l'objet de ses chastes affections, et malheureux des misères matérielles de la vie civile. Rejeton d'une famille illustre, il naquit a Florence pendant l'exil de son père; il mourut lui même dans l'exil, et l'enfer, selon l'expression de Madame de Staël, s'offrait à lui sous les couleurs de l'exil.

Dante que d'obscurs poètes, ou plutôt des poètes nuls avaient précédé, a fondé la première nationalité de l'Italie du Mont Cénis au Mont Etna, par la création d'une langue et d'un poème tout à lui comme à elle. Son vers, physionomie de son âme, calme, grave, sévère, énergique, incisif, se plie à tous les caprices, à toutes les exigences de son imagination; harmonieusement simple, noble, il s'abaisse à la familiarité la plus naïve, et s'élève quelquefois au sublime. Il éclate, surtout, par l'élan des métaphores, la vivacité des peintures, la hardiesse de ses tours, le synthétisme de sa vaste pensée, de la pensée du Dante.

Vivante encyclopédie de la science des générations mortes, légendaire de toutes les époques, croyant éclairé, profond, vrai, Dante fait retentir sa lyre sous les mâles inspirations de l'austère philosophie devenue *ancilla theo-*

logiae, et si sa verve caustique, sa vertueuse, je dirai presque sa sainte indignation fronde, flétrit, stygmatise les abus, il respecte sincèrement le principe. Il descend le lecteur dans les gouffres des damnés, dans des régions inabordées qu'il se crée à lui même sombres ou enflammées, sanglantes ou fétides, glaciales ou ardentes, sans espoir d'avenir, sans avenir d'espoir, et où l'atrocité des peines contre-pèse toujours l'énormité des fautes. Devant lui grondent et s'ouvrent les portes du royaume des expiations, ces portes rouilleuses que laisse s'user la perversité des coeurs; puis, il nous élève aux sphères radieuses, à la béatitude contemplative des cieux, toujours soutenu dans son vol, toujours créateur, en un mot toujours lui. Son Enfer est un chef-d'oeuvre de poésie, le Purgatoire un chef-d'oeuvre de sentiment, le Paradis un chef-d'oeuvre de philosophie; et nous ajouterons que de tous les poètes épiques, nul n'a réuni, comme lui, dans son oeuvre, et à un aussi haut dégré, la poésie de l'invention, la poésie du style, la poésie des tours, la poésie de l'expression, la poésie de l'harmonie.

Nous renvoyons aux commentateurs et aux critiques pour l'appréciation des défauts du Dante, car il y en a dans un ouvrage si compliqué et de si longue haleine, mais nous pouvons croire, avec Balbo, que ses obscurités sont plutôt imputables aux altérations des copistes qu'à lui même, toujours si clair, et si précis, là où il est lui. Ce qui paraît en lui trivial, ou par trop naïf, n'est tel, et prenons y bien garde, que par rapport à nos moeurs, à nos usages, à nos langues, et avait, sans doute, jadis, une physionomie toute autre. Quant aux critiques, si les uns ont, dans leur admiration, atténué, excusé les défauts du Dante, il en est d'autres qui n'ont pas toujours jugé le poète, le philosophe, le citoyen, l'homme d'état, *sine ira et odio.*

Klopstock naquit de parens pauvres, obscurs, mais son génie le révéla bientôt, et l'appelle à vingt ans dans le

palais des rois. Là, il s'abandonne à loisir à toutes ses inspirations. Là, sous la splendeur des lambris, environné du silence et de la solitude de la tombe, il évoque devant lui cinq grands siècles éclos après Dante; il interroge les ombres de la renaissance, les ombres modernes, non moins que les morts antiques; il assiste à l'origine, aux progrès, à la décadence des empires, aux luttes politiques et religieuses qui ébranlent, ensanglantent un monde nouveau, et plus tard l'Europe. Il a vu le dogmatisme scolastique vieilli, usé, renversé par Descartes; de nouvelles écoles philosophiques s'élever entre le panthéisme et l'incrédulité; des découvertes inattendues succéder au perfectionnement des sciences dont elles agrandissent l'horison. De tant d'élémens divers il en nourrit son âme, il s'y inspire, et saisissant la harpe du roi-prophète, il entonne sous l'influence de la réforme les chants de la mort et de la resurrection de l'Homme-Dieu.

La langue tudesque si barbare, si âpre, si rude sous ses prédécesseurs, se retrempe, s'épure, s'ennoblit sous sa verve; elle se poétise et se cadence dans son vers majestueux, tantôt grondant comme l'empire des démons, tantôt mélancolique comme l'Elysée des peines, ou resplendissant comme le Saint des Saints.

Si Dante joint plus de goût à plus de varieté; si, plus que tout autre poète, il abonde en pensées philosophiques neuves, profondes; s'il y a plus d'art, plus d'imagination dans la savante contexture de son oeuvre, Klopstock revendique pour lui le pindarisme de ses odes, ornement d'un poème tout historique, il est vrai, monotone un peu trop, que des comparaisons peu justes, des longueurs déparent quelque fois, mais pourtant beau, mais riche, mais brillant aussi de détails.

Tous deux théologiens, nos poètes ont abreuvé leur âme à la fontaine biblique, à cette langue riche, abondante, harmonieuse, simple et sublime comme la pensée du monde, à cette langue qui croulant avec sa nationalité léguait à sa descendance le monument impérissable de ses.

annales, et le modèle d'une littérature surabondante des inspirations du ciel.

L'un et l'autre ont puisé dans la sensibilité exquise de leur coeur. Si la modeste Béatrix belle d'attraits, belle de la naïveté du jeune âge captiva l'âme du Dante, en domina la vie entière par le souvenir d'une affection vive, pure ; si l'orgueilleuse Fanny rebuta l'homme-poète, le poète roturier, Klopstock ! la spirituelle Méta, l'expansive Cidli, Marguerita Moller, lui fut plus sympathique, sentit mieux le génie, comprit mieux le coeur, et béatrix et Cidli, aimantes, aimées, telles que la Laure de Pétrarque, s'identifiant à leur poète fidèle, l'animèrent de leurs feux, et Béatrix et Cidli respirent et parlent encore dans les vers de leur poète, et partagent avec lui, et par lui, cette immortalité que donnent à l'Eden des humains la vertu, l'amour et le génie.

Le destin rigoureux à Dante le rappelle dès le premier seuil de son douzième lustre des rives du temps aux rives de l'Eternité qu'il a déjà vues. Les angoisses, les tortures morales, les déceptions ont brisé sa vie plus que ses poétiques veilles. S'il soupire quelques consolations à ses maux il le savait, il le sait, il le sent, il les trouvera dans la survivance de ses fils qui les premiers illustreront ses oeuvres, justifieront sa mémoire; il les constate dans ses vers courageux, vers indépendants, verités hardies, accablantes pour ses ennemis, anticipations des tortures de leur éternité quand ils vivent encore, satisfaction offerte à un amour-propre outragé, en un mot, vengeance, si l'on veut, mais vengeance légitime, la seule que pouvait autoriser la sagesse de sa divine Béatrix, et qui faisait contraster la conviction personnelle et publique de la pureté de ses moeurs avec l'infamie de ses ennemis (1).

(1) L'istoria ne prende quella vendetta (dei potenti ingiusti) che agli oppressi sola resta dei malvagi oppressori, che non mai colti dalla giustizia in vita, è necessario tramandarli ai posteri curvati sotto il pondo dell'obbrobrio, onde almeno dopo morte sieno gli ottimi divisi dai tristi (SAVELLI, *Istoria esterna ed interna di Dante*).

Klopstock assiste pendant soixante et dix-neuf ans à la plénitude de ses jours, à la plénitude de sa gloire. Si l'envie l'obscurcit un instant: *peintre inimitable de la nature*, s'écrie le chantre harmonieux de la mort d'Abel, *ce siècle méconnait ton génie, ô honte! il est réservé à une meilleure postérité de t'apprécier!* et l'envie se tait, et l'envie admire. Mais, moins heureux que Dante, Klopstock, malgré son double hymen, ne laissa pour toute descendance que la fille de son imagination, sa poésie, qui devait lui survivre, comme à Dante la sienne, comme sa Mantinée à Epaminondas.

DIVINE COMEDIE

PURGATORIO

CANTO PRIMO.

Per correr miglior acqua alza le vele
Omai la navicella del mio ingegno,
Che lascia dietro a sè mar sì crudele:
E canterò di quel secondo regno,
Ove l'umano spirito si purga,
E di salire al ciel diventa degno.
Ma qui la morta poesia risurga,
O sante Muse, poi che vostro sono,
E qui Calliopea 'lquanto surga,
Seguitando 'l mio canto con quel suono,
Di cui le Piche misere sentiro
Lo colpo tal, che disperar perdono.
Dolce color d'oriental zaffiro,
Che s'accoglieva nel sereno aspetto
Dell'aer puro infino al primo giro,
Agli occhi miei ricominciò diletto,
Tosto ch' io usci' fuor dell'aura morta,
Che m'avea contristati gli occhi e 'l petto.

PURGATOIRE

CHANT PREMIER.

Pour voguer sur des flots moins amers, ma nacelle
Ici déploie au vent les replis de son aile,
Laissant dans le lointain l'océan des douleurs,
Et je dirai ces lieux séjour de moins de pleurs
D'où l'âme humaine, enfin, montant régénérée,
Pure et digne du ciel s'élève à l'empyrée.
Du poète de mort ressuscitez la voix
Saintes divinités qui m'imposez vos loix.
Toi, Calliope, ici réveille ton génie
Unis à mes accents cette mâle harmonie
Des filles de Pierius accords victorieux,
Présageant à leurs coeurs la vengeance des Dieux.
Le saphir d'orient dilaté dans l'espace
Du limpide hémisphère embellissait la face,
Et jusqu'au premier globe en silence monté
Déploya son azur à mon oeil enchanté,
A peine eus-je franchi cette atmosphère impure
Et de l'âme et des yeux douloureuse parure.

Lo bel pianeta, ch' ad amar conforta,
Faceva tutto rider l' Orïente,
Velando i Pesci, ch' erano in sua scorta.
I' mi volsi a man destra, e posi mente
All' altro polo, e vidi quattro stelle
Non viste mai, fuor ch' alla prima gente.
Goder pareva 'l ciel di lor fiammelle.
O settentrional vedovo sito,
Poichè privato se' di mirar quelle!
Com' io dal loro sguardo fui partito,
Un poco me volgendo all' altro polo,
Là onde 'l Carro già era sparito:
Vidi presso di me un veglio solo,
Degno di tanta reverenza in vista,
Che più non dee a padre alcun figliuolo.
Lunga la barba, e di pel bianco mista
Portava a' suoi capegli simigliante,
De' quai cadeva al petto doppia lista.
Li raggi delle quattro luci sante
Fregiavan sì la sua faccia di lume,
Ch' io 'l vedea, come 'l sol fosse davante.
Chi siete voi, che, contra 'l cieco fiume,
Fuggito avete la prigione eterna?
Diss' ei, movendo quell' oneste piume.
Chi v' ha guidati? o chi vi fu lucerna,
Uscendo fuor della profonda notte,
Che sempre nera fa la valle inferna?
Son le leggi d' abisso così rotte?
O è mutato in Ciel nuovo consiglio,
Che dannati venite alle mie grotte?
Lo duca mio allor mi diè di piglio,
E con parole, e con mani, e con cenni,
Reverenti mi fe' le gambe e 'l ciglio:
Poscia rispose lui: Da me non venni:
Donna scese dal ciel, per li cui preghi
Della mia compagnia costui sovvenni.

L'astre qui dans nos coeurs alimente l'amour
Rendait tout l'orient joyeux de son retour
Eclipsant les *poissons* voisins de son orbite.
Je tourne à droite, et vois au sud, vers sa limite,
Quatre orbes scintillants, astres mystérieux,
Que nul n'a vu sinon nos antiques aïeux.
Le ciel semblait sourire à leurs vives lumières.
O hyperboréens, ô déplorables terres,
Puisqu'un destin jaloux vous a caché leurs feux.
A peine à leurs clartés eus-je soustrait mes yeux,
J'oblique lentement vers le pôle de l'ourse,
Au moment ou le char précipitant sa course
Fuyait sous l'horison. Soudain, à mon côté,
Je vois un vieillard seul; son air, sa majesté
Commandait le respect et l'humble obéissance.
Ses longs cheveux, sa barbe avaient double nuance;
Des deux flancs de son front une tresse pendait,
Et jusque sur son sein raidement descendait.
Les brillantes clartés des quatre lampes saintes
Rayonnaient sur ses traits profondément empreintes:
On eut dit un soleil en face m'éclairant.
« Vos noms, vous, en dépit du livide torrent,
Transfuges échappés du gouffre redoutable? »
Dit-il, en agitant sa barbe vénérable,
« Quel guide, ou quel falot a précédé vos pas,
Quand vous êtes montés de la nuit du trépas,
Qui des vallons d'enfer brunit les atmosphères?
Quoi, l'abyme, ses lois, seraient donc des chimères,
Et les decrets du ciel ne dureraient qu'un jour!
Quoi vous, damnés, oser aborder mon séjour! »
De sa vertu mon guide, alors, me fortifie,
Et d'un mot, et du geste, et de l'oeil me convie
A courber les genoux et le front humblement;
Puis il a dit: « Je viens, mais non spontanément.
Une femme, du ciel suppliante émissaire,
M'a, de ce compagnon, fait le dépositaire,

Ma da ch'è tuo voler, che più si spieghi
Di nostra condizion, com'ell'è vera,
Esser non puote 'l mio, ch' a te si nieghi.
Questi non vide mai l'ultima sera,
Ma per la sua follia le fu sì presso,
Che molto poco tempo a volger era.
Sì com' i' dissi, fu' mandato ad esso
Per lui campare, e non c'era altra via
Che questa, per la quale i' mi son messo.
Mostrat'ho lui tutta la gente ria,
Ed ora intendo mostrar quegli spirti,
Che purgan se sotto la tua balía.
Com'i' l'ho tratto, saria lungo a dirti.
Dall'alto scende virtù, che m'aiuta
Conducerlo a vederti, e a udirti.
Or ti piaccia gradir la sua venuta:
Libertà va cercando, ch'è sì cara,
Come sa chi per lei vita rifiuta.
Tu 'l sai, che non ti fu per lei amara
In Utica la morte, ove lasciasti
La veste, ch'al gran dì sarà sì chiara.
Non son gli editti eterni per noi guasti:
Chè questi vive, e Minos me non lega:
Ma son del cerchio, ove son gli occhi casti
Di Marzia tua, che 'n vista ancor ti prega,
O santo petto, che per tua la tegni:
Per lo suo amore adunque a noi ti piega.
Lasciane andar per li tuo' sette regni:
Grazie riporterò di te a lei,
Se d'esser mentovato laggiù degni.
Marzia piacque tanto agli occhi miei,
Mentre ch' i' fui di là, diss'egli allora,
Che quante grazie volle da me, fei.
Or, che di là dal mal fiume dimora,
Più muover non mi può per quella legge,
Che fatta fu, quando me n'uscì' fuora.

Mais, quand sur notre état, ta haute volonté
M'ordonne d'expliquer toute la vérité,
Je ne dois à tes voeux aucune résistance.
Lui, de son dernier soir n'a point vu l'échéance.
Sa folie, il est vrai, tous les jours le hâtait;
Quelques heures de plus son souffle s'arrêtait.
Vers lui, comme j'ai dit, un ordre exprès m'envoie;
Pour l'affranchir du sort, il n'était d'autre voie
Si ce n'est celle ou j'ai précipité mes pas.
Il a vu par mes soins les coupables trépas,
Tous.... et veux, aujourd'hui, lui montrer les abymes,
Où l'âme, sous tes loix, se lave de ses crimes.
Du fait, taisons l'histoire et la difficulté;
Elle émane d'en haut, la virtualité
Qui me fait le conduire à ta voix, à ta vue.
En ces lieux, je t'en prie, accueille sa venue :
Il court la liberté le plus doux de nos biens.
Quand pour elle du corps on brisa les liens,
On le sait; tu le sais toi qui mourant pour elle
Dans Utique abdiquas la dépouille mortelle
Que le grand jour verra renaître et resplendir.
Le ciel à ses decrets pour nous n'a su mentir.
Celui-ci vit, sur moi Minos n'a pas d'empire;
Mais j'habite la sphère ou rayonne, ou respire
Marcia, crois la voir qui te prie en son nom
Qu'elle reste à jamais l'épouse de Caton;
Soumets à son amour ton grand coeur qui fut homme,
Laisse nous traverser ton septuple royaume,
Je l'en remercirai, là-bas, dans son séjour
Messager, s'il te plait, de tes ordres d'amour ».
« Marcia, répond-il, à mes yeux fut si chére
Quand j'étais avec elle au terrestre hémisphère
Qu'à ses voeux absolus je laisse un plein pouvoir.
Captive, maintenant, delà le fleuve noir
Elle ne m'est plus rien, cette loi me l'ordonne
Qui m'a fait la quitter libre de ma personne,

Ma se donna del ciel ti muove e regge,
Come tu di', non c'è mestier lusinga:
Bastiti ben, che per lei mi richegge.
Va' dunque, e fa, che tu costui ricinga
D'un giunco schietto, e che gli lavi 'l viso,
Sì ch'ogni sucidume quindi stinga:
Che non si converria l'occhio sorpriso
D'alcuna nebbia andar davanti al primo
Ministro, ch'è di quei di Paradiso.
Questa isoletta 'ntorno ad imo ad imo
Laggiù colà, dove la batte l'onda,
Porta de' giunchi sovra 'l molle limo.
Null'altra pianta, che facesse fronda,
O indurasse, vi puote aver vita;
Perocchè alle percosse non seconda.
Poscia non sia di qua vostra reddita:
Lo sol vi mostrerà, che surge omai:
Prendete 'l monte a più lieve salita.
Così sparì: ed io su mi levai,
Sanza parlare, e tutto mi ritrassi
Al duca mio, e gli occhi a lui drizzai.
Ei cominciò: Figliuol, segui i miei passi:
Volgianci indietro, che di qua dichina
Questa pianura a' suo' termini bassi.
L'alba vinceva l'ora mattutina,
Che fuggia 'nnanzi, sì che di lontano,
Conobbi il tremolar della marina.
Noi andavam per lo solingo piano,
Com'uom, che torna alla smarrita strada
Che 'nfino ad essa li pare ire invano.
Quando noi fummo, dove la rugiada
Pugna col sole, e per essere in parte,
Ove adorezza, poco si dirada;
Ambo le mani in sul l'erbetta sparte
Soavemente 'l mio maestro pose:
Ond'io che fui accorto di su' arte,

Sur ta foi, si du ciel une femme te meut,
Te guide, sans flatter tu peux ce qu'elle veut:
Il suffit qu'en son nom tu m'offres ta supplique.
Va, fais ton compagnon se ceindre la tunique
D'un jonc lisse et pliant; qu'un flot limpide et frais
Eponge la souillure empreinte sur ses traits,
Indignité pour toi, d'une impure paupière
D'aborder aux parvis du sacré sanctuaire
Un ministre splendeur de haute éternité.
Vois, là-bas, de ce mont le bord inhabité,
Le flot heurte le flot sur sa rive orageuse,
Là, croit le jonc au sein d'une mare fangeuse;
Nulle herbe de feuillage aimant à se vétir,
Nul végétal ligneux ne saurait y grandir,
Au choc des flots émus ne courbant point sa tête:
Puis par ici du mont ne cherchez plus le faîte;
Consultez le soleil qui nait en ce moment
Il saura vous montrer un doux escarpement ».
Il disparait soudain: je me lève en silence,
Et vers mon guide, alors, indécis je m'avance;
J'interroge ses yeux, me confie à leur foi.
« Viens, mon fils, me dit-il, viens, courage, suis-moi,
Revenons sur nos pas. De là, par cette pente,
A l'horizon direct la plaine a sa descente. »
L'aurore éliminait les heures du matin,
Elles fuyaient, alors au lumineux lointain
Je vis distinctement scintiller l'onde amère.
Nous descendions du mont la pente solitaire.
Tel va le voyageur hors du sentier perdu,
Marchant, marchant toujours qu'il ne s'y soit rendu.
Arrivés à la zone ou la froide rosée
Le dispute au soleil, et dans l'ombre opposée,
Sous les airs attiédis cède et fond lentement,
Au dessus du gazon, mon maître doucement
Impose alors ses mains, éloquence muette
Qui me fait de son art devenir l'interprète:

Porsi ver lui le guance lagrimose:
Quivi mi fece tutto discoverto
Quel color, che l'inferno mi nascose.
Venimmo poi in sul lito diserto,
Che mai non vide navigar su' acque
Uom, che di ritornar sia poscia esperto.
Quivi mi cinse, sì com' altrui piacque:
O maraviglia! che qual' egli scelse
L'umile pianta, cotal si rinacque
Subitamente là, onde la svelse.

A lui j'offre ma joue où mon oeil ruisselait,
Il fait fuir la pâleur dont l'enfer me voilait,
Et d'un vif incarnat colore mon visage.
Nous atteignons, enfin, le littoral sauvage,
Où vieux témoin jamais ne vogua sur ses eaux
Un nautonnier expert à rebrousser les flots.
Il me ceignit d'un jonc, acte d'obéissance,
Mais tel il l'arracha[1], tel, magique puissance!
Un rejeton modeste et renaît, et revit
Spontanément, là, même, où sa main le ravit.

CANTO DECIMO.

Poi fummo dentro al soglio della porta,
Che 'l mal'amor dell'anime disusa,
Perchè fa parer dritta la via torta,
Sonando la sentì' esser richiusa:
E s'i' avessi gli occhi volti ad essa,
Qual fora stata al fallo degna scusa?
Noi salivam per una pietra fessa,
Che si muoveva d'una, e d'altra parte,
Sì come l'onda, che fugge, e s'appressa.
Qui si convien usare un poco d'arte,
Cominciò 'l duca mio, in accostarsi
Or quinci or quindi al lato, che si parte.
E ciò fece li nostri passi scarsi
Tanto, che pria lo stremo della luna
Rigiunse al letto suo, per ricorcarsi,
Che noi fossimo fuor di quella cruna.
Ma quando fummo liberi e aperti
Su, dove 'l monte indietro si rauna,
Io stancato, e amendue incerti
Di nostra via, ristemmo su 'n un piano
Solingo più, che strade per diserti.
Dalla sua sponda, ove confina il vano,
Appiè dell'altra ripa, che pur sale,
Misurrebbe in tre volte un corpo umano:
E quanto l'occhio mio potea trar d'ale,
Or dal sinistro, e or dal destro fianco;
Questa cornice mi parea cotale.
Lassù non eran mossi i piè nostri anco,
Quand'io conobbi quella ripa intorno,
Che dritto di salita aveva manco,
Esser di marmo candido, e adorno
D'intagli sì, che non pur Policleto,
Ma la natura gli averebbe scorno.

CHANT DIXIÈME.

Nous franchissons la porte et le seuil menaçants
Que le vice des coeurs fait s'user languissants,
Car on croit aller droit quand on suit la courbure.
La porte a retenti disant sa fermeture,
Et si mon oeil glissait vers elle reporté,
Comment en excuser la culpabilité?
Nous grimpions dans le flanc d'une roche béante
Où s'ouvrait en spirale une route montante,
Comme on voit reculer et revenir les flots.
« Quelque peu d'art ici n'est pas hors d'à propos,
M'a dit mon guide alors, « que chacun se rapproche
« D'ici, de là, du flanc qui rentre dans la roche ».
Ceci fait notre pas et plus long et plus lent,
Et le croissant des nuits, dans le ciel oscillant,
Gagna le lit des mers, endormit sa lumière,
Que nous errions encor dans la haute gouttière.
Rendus libres, enfin, à l'air, à la clarté,
Sur ce haut mont conique en arrière jeté,
Moi las, lui, moi douteux de notre itinéraire,
Nous foulons d'un rond-point l'horizon solitaire,
Solitaire encor plus qu'un sentier des déserts.
De son bord limité par le vague des airs
Jusqu'au pied du grand bloc qui monte dans la nue,
Trois longueurs d'un corps d'homme en toisaient l'étendue.
Autant que j'en pouvais juger à vol d'oiseau
D'un bout à l'autre bout de l'isolé plateau,
Telle cette corniche espaçait sa surface.
Nos pas foulaient encor en haut la même trace
Quand je vis que ce bloc arrondi monument,
Abrupte, escarpé, droit inaccessiblement,
Etait d'un marbre pur, d'un travail de sculpture
Mais tel, que Polyclète, et même la nature
Auraient rougi tous deux de l'oeuvre de leurs mains.

L'Angel, che venne in terra col decreto
Della molt'anni lagrimata pace,
Ch'aperse 'l Ciel dal suo lungo divieto,
Dinanzi a noi pareva sì verace,
Quivi intagliato in un atto soave,
Che non sembiava immagine che tace.
Giurato si saria, ch'ei dicesse Ave:
Perchè quivi era immaginata quella,
Ch'ad aprir l'alto amor volse la chiave.
Ed avea in atto impressa esta favella,
Ecce ancilla Dei *sì propriamente,*
Come figura in cera si suggella.
Non tener pure ad un luogo la mente,
Disse 'l dolce maestro, che m'avea
Da quella parte, onde 'l cuore ha la gente:
Perch'io mi mossi col viso, e vedea
Diretro da Maria per quella costa,
Onde m'era colui che mi movea,
Un'altra storia nella roccia imposta:
Perch'io varcai Virgilio, e femmi presso,
Acciocchè fosse agli occhi miei disposta.
Era intagliato lì nel marmo stesso
Lo carro e i buoi, traendo l'arca santa,
Perchè si teme ufficio non commesso.
Dinanzi parea gente, e tutta quanta
Partita in sette cori, a'duo miei sensi
Facea dicer l'un No, l'altro Sì canta.
Similemente al fummo degl'incensi,
Che v'era imaginato, e gli occhi e 'l naso,
Ed al sì, ed al no discordi fensi.
Lì precedeva al benedetto vaso,
Trescando alzato l'umile Salmista,
E più e men che Re era 'n quel caso.
Di contra effigiata, ad una vista
D'un gran palazzo, Micol ammirava,
Sì come donna dispettosa e trista.

L'Ange qui du très-haut descendit aux humains
La paix si longuement dans les pleurs soupirée,
Déliant l'interdit qui fermait l'empyrée,
Sur ce bloc, à nos yeux, y présentait des traits,
Un suave maintien si naturels, si vrais,
Qu'on ne le croyait point un muet personnage.
Ave, nous murmurait, sur ma foi, son langage.
Là figurait aussi cette virginité,
Ouvrant, donnant au ciel son hospitalité.
Ecce ancilla Dei, disait son attitude,
Et ces mots, et son port avaient l'exactitude
Que reproduit le sceau sur la cire empreinté.
« Accorde à chaque objet un tems plus limité ».
Mon doux guide, en ces mots, à me hâter m'invite;
Il m'avait du côté qu'en nous le coeur habite.
J'obéis, et déja mon oeil apercevait,
Au dessous de Marie, à droite, où s'élevait
Celui de qui la voix et me meut, et m'anime,
Une page nouvelle écrite sur l'abyme.
Je déborde Virgile, animé du désir
De permettre à mes yeux leur aise et leur loisir.
L'artiste y cisela sur la roche vivante
Le char, les boeufs courbés sous l'arche vacillante.
L'arche si redoutable aux soins usurpateurs
Une foule confuse, étagée en sept choeurs,
Précédait : de mes sens, deux émus d'évidence
Me disaient: l'un, on chante, et l'autre, on fait silence.
On y voyait les flots des vapeurs de l'encens
Vers l'oeil et l'odorat s'élever blanchissants.
L'un disait oui, quand l'autre opposait le contraire.
Devant l'arche sacrée, ouvrant l'itinéraire,
Le psalmiste, contrit, et ceint fort haut, dansait,
Et plus et moins que roi tel il apparaissait.
En face, un grand palais, Micol à la croisée
Cachant peu le dépit d'une épouse offensée
Contemplait, donnant cours à son triste dédain.

I' mossi i piè del luogo, dov' io stava,
Per avvisar da presso un' altra storia,
Che diretro a Micol mi biancheggiava.
Quiv' era storïata l' alta gloria
Del roman Prince, lo cui gran valore
Mosse Gregorio alla sua gran vittoria:
Io dico di Traiano Imperadore:
Ed una vedovella gli era al freno
Di lagrime atteggiata e di dolore.
Dintorno a lui parea calcato e pieno
Di cavalieri, e l' aguglie nell' oro
Sovr' esso in vista al vento si movieno.
La miserella infra tutti costoro
Parea dicer: Signor, fammi vendetta
Del mio figliuol, ch' è morto, ond' io m' accoro.
Ed egli a lei rispondere: Ora aspetta
Tanto ch' i' torni; ed ella: Signor mio,
Come persona, in cui dolor s' affretta,
Se tu non torni? ed ei: Chi fia, dov' io,
La ti farà; ed ella: L' altrui bene
A te che fia, se 'l tuo metti in obblio?
Ond' elli: Or ti conforta, chè conviene,
Ch' i' solva il mio dovere, anzi ch' i' muova:
Giustizia vuole, e pietà mi ritiene.
Colui, che mai non vide cosa nuova,
Produsse esto visibile parlare,
Novello a noi, perchè qui non si truova.
Mentr' io mi dilettava di guardare
L' immagini di tante umilitadi,
E per lo fabbro loro a veder care;
Ecco di qua, ma fanno i passi radi,
Mormorava 'l poeta, molte genti:
Questi ne 'nvieranno agli alti gradi.
Gli occhi miei, ch' a mirar erano intenti,
Per veder novitadi, onde son vaghi,
Volgendosi ver lui non furon lenti.

Du sol que je foulais je m'éloigne soudain.
Mon oeil court s'abreuver d'une scène nouvelle
Qui, non loin de Micol, blanchissante, m'appelle.
Ici, l'art y traçait le règne de splendeur
Du héros, du Romain dont la noble grandeur
Prépara le triomphe aux vertus de Grégoire:
C'est Trajan dont je veux rappeler la mémoire.
Une veuve au maintien triste, à l'air éploré,
Du prince à son coursier pressait le frein doré;
De cavaliers brillants une noble couronne
L'entourait; l'aigle d'or, appanage du trône,
Flottante au gré des vents ombrageait son cimier.
L'humble veuve mêlée à ce peuple guerrier
Semblait dire: « Seigneur, vengeance, je t'en prie,
A mon fils mort, sa mort décourage ma vie.
— Attends que dans ces lieux je reporte mes pas.
— Mais, Seigneur, si ces lieux ne te revoyaient pas?
(A dit de sa douleur la pressante éloquence).
— L'héritier de mes droits soutiendra ta vengeance.
— Eh, qu'importe qu'un autre écoute son devoir
Quand tu braves le tien? — Courage, bon espoir,
Je ne partirai point sans adoucir ta peine;
La justice commande et la piété m'enchaine ».
Celui-là pour qui rien n'est nouveau sous les cieux,
Inventa ce langage entendu seul des yeux,
Langage tout nouveau, car la terre l'ignore.
Tandis que mon esprit en soi-même élabore,
Pèse, admire ces traits de haute humilité,
Où l'on aimait l'artiste et son habileté:
« Voici venir à nous une foule nombreuse,
M'a murmuré Virgile, « Elle vient paresseuse,
« Aux cercles des hauts lieux ils nous feront monter ».
Mon oeil de toutes parts instruit à fureter,
Courant la nouveauté qui lui plait, qui l'allaite,
Vers mon guide soudain glisse, sur lui s'arrête.
Ne laisse point, lecteur, en toi se refroidir,

Non vo' però, Lettor, che tu ti smaghi
Di buon proponimento, per udire,
Come Dio vuol che 'l debito si paghi.
Non attender la forma del martire:
Pensa la succession; pensa, ch'a peggio,
Oltre la gran sentenzia non può ire.
I'cominciai: Maestro, quel ch' i' veggio
Muover ver noi, non mi sembran persone,
E non so che; sì nel veder vaneggio.
Ed egli a me: La grave condizione
Di lor tormento a terra gli rannicchia,
Sì, che i miei occhi pria n'ebber tenzione.
Ma guarda fiso là, e disviticchia
Col viso quel, che vien sotto a quei sassi:
Già, scorger puoi, come ciascun si picchia.
O superbi Cristian miseri lassi,
Che della vista della mente infermi,
Fidanza avete ne' ritrosi passi;
Non v'accorgete voi, che noi siam vermi,
Nati a formar l'angelica farfalla,
Che vola alla giustizia senza schermi?
Di che l'anima vostra in alto galla?
Voi siete quasi entomata in difetto,
Sì come verme, in cui formazion falla.
Come, per sostentar solaio o tetto,
Per mensola talvolta una figura
Si vede giunger le ginocchia al petto,
La qual fa del non ver vera rancura
Nascere, a chi la vede; così fatti
Vid'io color, quando posi ben cura.
Ver'è, che più e meno eran contratti,
Secondo ch'avean più e meno addosso;
E qual più pazïenza avea negli atti,
Piangendo parea dicer, più non posso.

Je le desire peu, l'ardeur d'approfondir
A la dette comment Dieu donne sa remise,
Qu'importe le martyre et telle forme admise,
Vois l'avenir, et crois, à tout considérer,
Qu'après le grand décret il ne saurait durer.
« Maître, lui dis-je alors, ces mobiles fantômes
Que je vois là venir ne me sont pas des hommes.
J'ignore ce qu'ils sont si point je ne me ment ».
« C'est, me répondit-il, le poids de leurs tourments
Qui vers la terre ainsi les courbant, les entasse,
Tels qu'à peine mon oeil a soupçonné leur race.
Fixe là tes regards, devine si tu peux,
Tels qui passent arqués sous ces blocs douloureux.
Vois comme tout ce peuple et se voute et s'affaisse ».
Miserables chrétiens, orgueilleuse bassesse,
Infirme intelligence, esprits étroits et lourds,
Qui vous montrez si fiers de marcher à rebours,
Nous sommes, sachez bien, cet humble vers mystique
Créé pour devenir papillon angélique,
Et monter devant Dieu pour s'y justifier
Seul, sans appui, pourquoi tant vous glorifier?
Insectes avortés, fautive créature,
Vers à demi formés, voilà votre nature.
Comme pour étayer une voûte, un fronton,
La figure souvent remplace l'étançon,
Joint au sein ses genoux quand sa tête forjette,
Feinte douleur d'où nait une douleur secrète,
Vraie en qui voit, ainsi je les vis, quand de près
Je pus distinctement étudier leurs traits.
A mon sens ils avaient plus ou moins de voussure,
Si la charge sur eux pesait plus ou moins mure;
Et tel plus patient, laborieux perclus
Pleurait, et semblait dire: « Hélas je n'en puis plus ».

CANTO DODICESIMO.

Di pari, come buoi che vanno a giogo,
M' andava io con quell'anima carca,
Fin che 'l sofferse il dolce pedagogo.
Ma quando disse: Lascia lui, e varca,
Che qui è buon, con la vela e co' remi,
Quantunque può ciascun, pinger sua barca:
Dritto, sì com' andar vuolsi, rifemi
Con la persona, avvegna che i pensieri
Mi rimanessero e chinati e scemi.
I' m' era mosso; e seguia volentieri
Del mio maestro i passi, e amendue
Già mostravam, com' eravam leggieri,
Quando mi disse: Volgi gli occhi in giue:
Buon ti sarà, per alleggiar la via,
Veder lo letto delle piante tue.
Come, perchè di lor memoria sia,
Sovr' a' sepolti le tombe terragne
Portan segnato quel ch' egli era pria:
Onde lì molte volte se ne piagne,
Per la puntura della rimembranza,
Che solo a' pii dà delle calcagne:
Sì vid' io lì, ma di miglior sembianza,
Secondo l' artificio, figurato,
Quanto per via di fuor dal monte avanza.
Vedea colui, che fu nobil creato
Più d' altra creatura, giù dal Cielo
Folgoreggiando scendere, da un lato.
Vedeva Briareo fitto dal telo
Celestial giacer dall' altra parte,
Grave alla terra per lo mortal gelo.
Vedea Timbrèo, vedea Pallade, e Marte
Armati ancora, intorno al padre loro,
Mirar le membra de' Giganti sparte.

CHANT DOUZIÈME.

Tels deux bœufs sous le joug vont la tête baissée,
Tel j'allais à côté de cette âme affaissée,
Tant que mon doux Mentor à mes vœux se rendit.
« Rebute la, partons, viens », m'a-t-il enfin dit,
« Que nos bras, que la rame, et la voile ondulante
Secondent à chacun sa nacelle indolente ».
Sur moi même, soudain je relève mon moi,
Fixe, droit, tel qu'on marche, abandonnant à soi
Mes pensers abattus que mon front grave incline.
Je me meus, et je suis la voix qui me domine.
Mon maître précédait, et, pleins de nouveaux feux,
Nous nous sentions dans l'air emportés tous les deux.
« Abaisse », m'a-t-il dit « ta paupière volage,
Allège utilement les longueurs du voyage,
Vois le sol, lis la couche où tu poses tes pas ».
Comme pour que les morts survivent au trépas,
L'horison de la tombe éloquente sculpture
Atteste ce qu'on fut avant la sépulture,
Et là, plus d'une fois, s'y révèlent des pleurs
Filles de l'aiguillon des plus vives douleurs,
Réchauffant la piété, lui redonnant des ailes;
Ainsi je vis, là, mais sous des traits plus fidèles
Des bas-reliefs divers, ouvrage sur-humain,
Taillés, autour du roc, sur un saillant chemin.
Là, des esprits créés, j'y vis le plus sublime
Se détacher du ciel, et tomber dans l'abyme
Serpentant dans l'espace en sillons radieux.
Plus loin je découvrais sous la foudre des Dieux
Briarée abattu sur l'ardente poussière,
Des glaces de la mort fardeau lourd à la terre.
Là, Pallas, Apollon, et le Dieu des combats,
Egide de leur père, armés, levaient les bras,
Des lambeaux des géants contemplant l'envergure;

Vedea Nembrotte appiè del gran lavoro,
Quasi smarrito, e riguardar le genti,
Che 'n Sennaar, con lui, superbi foro.
O Niobe, con che occhi dolenti
Vedev' io te, segnata in su la strada,
Tra sette e sette tuoi figliuoli spenti!
O Saul, come 'n su la propria spada,
Quivi parevi morto in Gelboé,
Che poi non sentì pioggia, nè rugiada!
O folle Aragne, sì vedea io te,
Già mezza ragna, trista, in su gli stracci
Dell' opera, che mal per te si fe'.
O Roboam, già non par che minacci
Quivi il tuo segno: ma pien di spavento,
Nel porta un carro prima ch' altri 'l cacci.
Mostrava ancor lo duro pavimento,
Come Almeone a sua madre fe' caro
Parer lo sventurato adornamento.
Mostrava come i figli si gittaro
Sovra Sennacherib dentro dal tempio,
E come, morto lui, quivi 'l lasciaro.
Mostrava la ruina, e 'l crudo scempio
Che fe' Tamiri, quando disse a Ciro,
Sangue sitisti, ed io di sangue t' empio.
Mostrava, come in rotta si fuggiro
Gli Assiri, poi che fu morto Oloferne,
E anche le reliquie del martiro.
Vedeva Troia in cenere e in caverne:
O Ilïon, come te basso e vile
Mostrava 'l segno, che lì si discerne!
Qual di pennel fu maestro, e di stile,
Che ritraesse l' ombre, e i tratti, ch' ivi
Mirar farieno uno 'ngegno sottile?
Morti li morti, e i vivi paren vivi:
Non vide me' di me, chi vide 'l vero,
Quant' io calcai, fin che chinato givi.

Nembrod debout au pied de sa haute structure,
Morne, au front menaçant, et mesurant de l'œil
Les peuples en Sennâr imitant son orgueil.
On lisait dans tes yeux ta douleur déchirante,
Niobé, sur le sol où tu vivais souffrante,
Parmi quatorze fils, chœur pâle, inanimé.
Sur son glaive Saül expirait abymé,
Sur ton mont, Gelboé, terre stérilisée,
Et veuve désormais de pluie et de rosée.
L'insensée Arachné, jalouse du fuseau,
Transformée à demi gisait sur son réseau,
Oeuvre ou l'on distinguait sa douleur et sa honte.
Ton drapeau n'avait plus ce prestige qui dompte,
Roboam, mais un char t'enlève, et t'affranchit
D'un trône qui s'écroule et que l'on te ravit.
On distinguait encor sur la dalle sévère
Alcméon compensant à sa perfide mère
Le funeste ornement de sa déloyauté.
O de Sennachérib dure postérité,
Je vous vis fils ingrats assassiner un père
Et l'oublier, sans vie, au sein du sanctuaire.
Thamyris, à ta voix partout la mort volait
Quand ta rage à Cyrus en ces mots s'exhalait:
« Le sang te plut, tiens, bois, la coupe en est rasante ».
On y lisait encor la déroute éffrayante
Du fier Assyrien, Holopherne expiré,
Et le meurtre en lambeaux dans les champs avéré.
J'y voyais la Troade en huttes funéraires,
O Troie, il disait bien ta honte et tes misères
L'art qui traça tes maux sur ce pavé d'airain.
Quel maître du pinceau, quel maître du burin
Reproduirait les traits, les ombres, l'harmonie,
Chefs-d'œuvre de ces lieux, désespoir du génie.
Là, la vie et la mort étaient réalité,
Telle qu'on dut la voir j'y vis la vérité;
Tant que mon pied foula, que mon œil lut la pierre.

Or superbite, e via, col viso altiero,
Figliuoli d'Eva, e non chinate 'l volto,
Sì che veggiate il vostro mal sentiero.
Più era già per noi del monte volto,
E del cammin del Sole assai più speso,
Che non stimava l'animo non sciolto;
Quando colui, che sempre innanzi atteso
Andava, cominciò: Drizza la testa:
Non è più tempo da gir sì sospeso.
Vedi colà un Angel, che s'appresta,
Per venir verso noi: vedi, che torna
Dal servigio del dì l'ancella sesta.
Di riverenza gli atti e 'l viso adorna,
Sì ch'ei diletti lo 'nviarci 'n suso:
Pensa che questo dì mai non raggiorna.
I'era ben del suo ammonir uso,
Pur di non perder tempo, sì che 'n quella
Materia non potea parlarmi chiuso.
A noi venia la creatura bella,
Bianco vestita, e nella faccia, quale
Par, tremolando, mattutina stella.
Le braccia aperse, e indi aperse l'ale:
Disse: Venite: qui son presso i gradi,
E agevolmente omai si sale.
A questo annunzio vegnon molto radi:
O gente umana, per volar su nata,
Perchè a poco vento così cadi?
Menocci ove la roccia era tagliata:
Quivi mi batteo l'ale per la fronte,
Poi mi promise sicura l'andata.
Come a man destra, per salire al monte,
Dove siede la Chiesa, che soggioga
La ben guidata sopra Rubaconte,
Si rompe dal montar l'ardita foga,
Per le scalee, che si fero ad etade,
Ch'era sicura 'l quaderno e la doga:

Enorgueillissez-vous, marchez la tête altière
Postérité d'Adam, ne baissez point les yeux
Afin de ne point voir vos sentiers vicieux.
Nous avions sur ce mont fait notre itinéraire
Plus long, et du soleil consumé la carrière
Bien plus que n'avait cru notre esprit enchaîné,
Quand celui qui toujours à mon bien obstiné
Me précédait toujours, me dit: « Lève la tête,
« Viens, bannis dès l'instant ta rêverie abstraite.
« Vois cet ange, non loin, disposant ses attraits,
« C'est vers nous qu'il viendra; close dans son palais,
« Du jour la sixième heure a fourni son message,
« Embellis de respect ton maintien, ton visage;
« Il voudra des hauts lieux nous montrer le chemin:
« Ce jour songes-y bien ne luira plus demain ».
De mon maître toujours je suivais la sagesse,
Et du tems qui nous fuit j'arrêtais la vitesse,
Sur ce point ses leçons étaient toujours clarté.
Elle approchait de nous l'angélique beauté:
Sa robe éblouissait, et sa face éclatante
Imitait du matin l'étoile scintillante.
L'ange élargit ses bras, et ses ailes après:
« Venez, dit-il, tout proche, ici, sont les degrés.
« La pente désormais s'adoucit plus aisée ».
Combien peu cette voix rend la foule empressée,
Humains nés sur la terre, oui, le ciel est pour vous,
Eh, qui vous fait fléchir, même au vent le plus doux?
Il nous guide à l'endroit où s'ouvrait un passage;
Là, du bout de son aile il me frappe au visage,
Puis il me garantit sure célérité.
Tel pour monter à droite au sommet écarté,
Ou la maison de Dieu se présente au fidèle
Dominant Rubaconte et la cité modèle,
On a rompu du mont l'escarpement scabreux,
Par degrés et degrés, oeuvre des tems heureux,
Où l'on ne faussait point l'écrit ni la mesure;

Così s' allenta la ripa, che cade
Quivi ben ratta dall' altro girone:
Ma quinci, e quindi l' alta pietra rade.
Noi volgend' ivi le nostre persone,
Beati pauperes spiritu, *voci*
Cantaron sì, che nol diria sermone.
Ahi quanto son diverse quelle foci
Dall' Infernali! che quivi per canti
S' entra, e laggiù per lamenti feroci.
Già montavam su per li scaglion santi,
Ed esser mi parea troppo più lieve,
Che per lo pian non mi parea davanti:
Ond' io: Maestro, di', qual cosa greve
Levata s' è da me, che nulla quasi
Per me fatica andando si riceve?
Rispose: Quando i. P, che son rimasi
Ancor nel volto tuo presso che stinti,
Saranno, come l' un, del tutto rasi,
Fien li tuo' piè dal buon voler sì vinti,
Che non pur non fatica sentiranno,
Ma fia diletto loro esser su pinti.
Allor fec' io come color, che vanno
Con cosa in capo, non da lor saputa,
Se non che i cenni altrui sospicciar fanno:
Perchè la mano ad accertar s' aiuta,
E cerca, e truova, e quell' uficio adempie
Che non si può fornir per la veduta:
E con le dita della destra scempie
Trovai pur sei le lettere, che 'ncise
Quel dalle chiavi a me sovra le tempie:
A che guardando il mio duca sorrise.

Tel ainsi se brisait dans la sombre anfracture
Le sentier qui d'en haut droit se précipitait,
Et dont un double flanc en parapet montait.
Nous portons là nos pas où plus d'un choeur s'écrie:
« *Beati pauperes spiritu* », mélodie
Que nulle humaine voix ne saurait enfanter.
Des gouffres de ces lieux, hélas, quel contraster
Aux gouffres infernaux! ici, c'est l'allegresse
Dès le seuil, et là-bas, la féroce détresse.
Déjà du palier saint la rude aspérité
Cède, et je sens en moi bien plus d'agilité
Que quand nos pas pesants jadis foulaient la plaine.
« Maître » lui dis-je alors, « de quelle lourde gène
Ne me trouvé-je pas tout d'un coup allégé?
Je vais, sans me sentir de moi-même chargé ».
« Quand les P. » m'a-t-il dit, presque épuisés de vie
Stygmatisant encor ta physionomie
Seront, comme l'un d'eux, en plein oblitérés,
Tes pieds s'animeront d'un tel feu pénétrés,
Que bien loin de sentir nos fatigues mortelles
Ils voudront de plaisir s'élancer de leurs ailes ».
Alors j'imitai ceux qui négligemment vont,
Oublieux du fardeau qui pèse sur leur front,
Si le geste d'autrui ne fait qu'on le soupçonne.
La main, pour s'en convaincre, erre, hésite, tatonne,
Elle cherche, elle trouve, et remplit un devoir
Impossible à notre oeil qui n'est apte qu'à voir.
Lors espaçant les doigts de ma droite que j'ouvre,
De sept lettres ma main six encore en découvre,
Que le gardien des clefs sur mon front inscrivit:
Mon guide à cet aspect mystiquement sourit.

PARADISO

CANTO PRIMO.

La gloria di Colui, che tutto muove,
Per l'universo penetra, e risplende
In una parte più, e meno altrove.
Nel ciel, che più della sua luce prende,
Fu' io, e vidi cose, che ridire
Nè sa, nè può qual di lassù discende;
Perchè, appressando sè al suo disire,
Nostro intelletto si profonda tanto,
Che retro la memoria non può ire.
Veramente quant' io del regno santo
Nella mia mente potei far tesoro,
Sarà ora materia del mio canto.
O buono Apollo, all'ultimo lavoro
Fammi del tuo valor sì fatto vaso,
Come dimandi a dar l'amato alloro.
Insino a qui l'un giogo di Parnaso
Assai mi fu; ma or con amendue
M'è uopo entrar nell'aringo rimaso.

PARADIS

CHANT PREMIER.

La gloire de ce Dieu par qui tout sent, grandit,
Se meut, dans l'univers pénètre, resplendit,
Mais d'une et d'autre part ou plus ou moins intense.
Dans ce ciel où son feu s'y réfléchit immense,
J'ai pénétré, j'ai vu, mais des prodiges tels
Que nul ne sait, ne peut les redire aux mortels,
Soit-il venu d'en haut; car notre intelligence
Montant à Dieu se perd si loin dans son essence,
Que l'âme ne peut plus redescendre au passé.
Tout l'or que j'ai moi-même en moi-même amassé
Du royaume des cieux, de ses saintes merveilles,
Deviendra le sujet de mes nouvelles veilles.
A mon dernier tribut, bienfaisant Apollon,
Consacre en moi ton temple et grand comme le don
Du laurier désiré que j'attends de ta grâce.
Jusqu'ici la vertu d'un sommet du Parnasse
Suffisait à mes chants, je ne puis désormais
Marcher sans tous les Dieux, hôtes des deux sommets.

Entra nel petto mio, e spira tue,
Sì come quando Marsia traesti
Della vagina delle membra sue.
O divina virtù, sì mi ti presti
Tanto, che l'ombra del beato regno
Segnata nel mio capo io manifesti.
Venir vedrámi al tuo diletto legno,
E coronarmi allor di quelle foglie,
Che la materia e tu mi farai degno.
Sì rade volte, Padre, se ne coglie,
Per trionfare o Cesare o Poeta,
(Colpa e vergogna dell'umane voglie)
Che partorir letizia in su la lieta
Delfica Deità dovria la fronda
Peneia, quando alcun di sè asseta.
Poca favilla gran fiamma seconda:
Forse diretro a me con miglior voci
Si pregherà, perchè Cirra risponda.
Surge a'mortali per diverse foci
La lucerna del mondo: ma da quella,
Che quattro cerchi giugne con tre croci,
Con miglior corso, e con migliore stella
Esce congiunta, e la mondana cera
Più a suo modo tempera e suggella.
Fatto avea di là mane, e di qua sera
Tal foce quasi, e tutto era là bianco
Quello emisperio, e l'altra parte nera,
Quando Beatrice in sul sinistro fianco
Vidi rivolta, e riguardar nel Sole:
Aquila sì non gli s'affisse unquanco.
E sì come secondo raggio suole
Uscir del primo, e risalire insuso,
Pur come peregrin, che tornar vuole,
Così dell'atto suo, per gli occhi infuso
Nell'immagine mia, il mio si fece,
E fissi gli occhi al Sole oltre a nostr'uso.

Pénètre dans mon âme et souffles-y ta vie.
Sois moi tel que tu fus autrefois à Marsie
De l'étui de son corps quand tu ravis ses os.
Grand Dieu, de tes regards animant mes travaux,
Si ta bonté permet à ton humble poète
Que ton ciel, que je sais, dans mes vers se reflète,
A ton arbuste aimé, je viendrai sous tes yeux,
Y couronner mon front du laurier précieux,
Que m'aura mérité mon sujet, ton suffrage.
Ó père, on vient si peu détacher ton feuillage
Au poète, au Cesar triomphe décrété
(Honte et faute imputable à notre volonté),
Que le laurier ému des rives du Pénée
Joyeux devrait frémir sur ta tête sacrée,
Quand il nait un mortel que la soif en séduit,
Dans la faible étincelle un embrasement luit.
Peut-être sur mes pas une voix plus habile
T'invoquant, ô Cirrha, te trouvera docile!
Il se montre aux humains par différens percés
L'oeil du jour, mais du point où sont entrelacés
Quatre cercles divers où trois croix ont naissance,
S'il en rayonne, il monte, étoile d'espérance,
Et le globe argilleux de son feu pénétré
S'empreinte, se retrempe, et s'anime à son gré.
Le soleil d'un tel point saisissant sa carrière,
Faisait naître le jour et mourir la lumière.
De là tout était blanc, d'ici tout brunissait,
A gauche Béatrix sur son flanc s'appuyait
Je la vis, au soleil s'attachait sa paupière;
L'aigle le soutient moins du sommet de son aire.
Tel qu'un second rayon d'un premier émané
Remonte vers celui d'où son éclat est né,
Semblable au pélérin rebroussant son voyage,
Telle son attitude en moi s'ouvre un passage,
Pénètre par mes sens, et mes sens raffermis
Soutinrent le soleil plus qu'il ne l'est permis.

Molto è licito là, che qui non lece
Alle nostre virtù, mercè del loco
Fatto per proprio dell'umana spece.
Io nol soffersi molto, nè sì poco,
Ch'io nol vedessi sfavillar dintorno,
Qual ferro, che bollente esce dal fuoco.
E di subito parve giorno a giorno
Essere aggiunto, come Quei che puote,
Avesse 'l Ciel d'un altro sole adorno.
Beatrice tutta nell'eterne ruote
Fissa con gli occhi stava, ed io in lei
Le luci fisse, di lassù remote,
Nel suo aspetto tal dentro mi fei,
Qual si fe' Glauco nel gustar dell'erba,
Che 'l fe' consorto in mar degli altri Dei.
Trasumanar significar per verba
Non si poria: però l'esemplo basti
A cui esperienza grazia serba.
S'io era sol di me quel che creasti
Novellamente, Amor che 'l Ciel governi,
Tu 'l sai, che col tuo lume mi levasti.
Quando la ruota, che tu sempiterni
Desiderato, a sè mi fece atteso
Con l'armonia che temperi e discerni,
Parvemi tanto allor del Cielo acceso
Dalla fiamma del Sol, che pioggia o fiume
Lago non fece mai tanto disteso.
La novità del suono, e 'l grande lume
Di lor cagion m'accesero un disio
Mai non sentito di cotanto acume.
Ond'ella, che vedea me sì com'io,
Ad acquetarmi l'animo commosso,
Pria ch'io a dimandar, la bocca aprio:
E cominciò: Tu stesso ti fai grosso
Col falso immaginar, sì che non vedi
Ciò che vedresti, se l'avessi scosso.

Du possible là-haut, rien ici n'est licite
A nous faibles mortels, car ce céleste site
Devait être aux humains un sejour exclusif.
Je ne fus, ni long-tems, ni très peu si passif,
Sans en voir le contour scintiller rouge-braise,
Pareil au fer ardent sorti de la fournaise.
Soudain un jour au jour sembla sur-ajouté,
Comme si cette main qui put l'immensité,
Eût d'un second soleil décoré l'empyrée.
Sur les globes errants Béatrix concentrée,
Y fixait ses regards, moi, sur elle, les miens,
Les rappelant d'en haut pour lire par les siens.
A son aspect, en moi, je devins identique
A Glaucus quand il but de cette herbe magique
Qui le révéla Dieu concitoyen des flots.
Le *se transhumaner*, l'expliquer par des mots
N'est pas aisé, ceux-là s'en tiendront à la chose,
Eux à qui Dieu promet cette métamorphose.
Etais-je tel alors que quand j'étais récent?
Amour, du ciel des cieux régulateur puissant,
Tu le sais, toi qui m'as guidé de ta lumière.
Quand j'entendis vibrer cette eternelle sphère,
Qu'une eternelle ardeur à toi brûle d'unir,
Ces accords que tu sais modérer, soutenir,
Toute une immensité m'apparut inondée
Des clartés du soleil, fleuve ou celeste ondée
Jamais ne fit un lac à bords plus spacieux.
Ces accents inouis, le grand éclat des cieux,
Leurs causes, en mon âme ont fait un desir naître,
Tel qu'un plus vif jamais ne stimula mon être.
Béatrix qui lisait en moi, non moins que moi,
Attentive à calmer mon coeur et mon émoi,
A prévenu mes voeux et m'a dit ces paroles:
« Ton âme se repait d'illusions frivoles,
Et telles que tes sens éblouis, enchainés
Verraient tout autrement s'ils n'étaient dominés.

Tu non se' in terra, sì come tu credi:
Ma folgore, fuggendo 'l proprio sito,
Non corse come tu, ch'ad esso riedi.
S'i' fui del primo dubbio disvestito,
Per le sorrise parolette brevi,
Dentro ad un nuovo più fui irretito;
E dissi: Già contento requievi
Di grande ammirazion: ma ora ammiro
Com'io trascenda questi corpi lievi.
Ond'ella, appresso d'un pio sospiro,
Gli occhi drizzò ver me con quel sembiante,
Che madre fa sopra figliuol deliro:
E cominciò: le cose tutte quante
Hann'ordine tra loro; e questo è forma,
Che l'universo a Dio fa simigliante.
Qui veggion l'alte creature l'orma
Dell'eterno valore, il quale è fine,
Al quale è fatta la toccata norma.
Nell'ordine, ch'io dico, sono accline
Tutte nature per diverse sorti,
Più al principio loro, e men vicine:
Onde si muovono a diversi porti
Per lo gran mar dell'essere, e ciascuna
Con istinto a lei dato che la porti.
Questi ne porta il fuoco inver la Luna;
Questi ne' cuor mortali è promotore;
Questi la terra in sè stringe e aduna.
Nè pur le creature, che son fuore
D'intelligenzia, quest'arco saetta,
Ma quelle, c'hanno intelletto ed amore.
La providenzia, che cotanto assetta,
Del suo lume fa 'l Ciel sempre quïeto,
Nel qual si volge quel c'ha maggior fretta:
Ed ora lì, com'a sito decreto,
Cen porta la virtù di quella corda,
Che ciò che scocca drizza in segno lieto.

Quand tu t'y crois encor, tu n'es plus sur la terre.
Nul éclair s'échappant du foyer du tonnerre
N'a volé comme toi qui reviens à ton seuil ».
Quand sa voix réunie au doux feu de son oeil
Eut dévêtu mon coeur du premier de mes doutes,
Je me vis entravé dans de nouvelles routes.
« Oui, j'ai, dis-je assoupi mon grand étonnement;
Mais, d'où vient que mon vol m'emporte en ce moment
A travers tous ces corps si légers? Qu'est-ce à dire? »
Béatrix se recueille et pieuse soupire,
Lève vers moi les yeux, tel le dard pénétrant
Du rayon maternel sur un fils délirant,
Puis répond: « Tout, mais tout à sa règle constante,
A son ordre, et cet ordre est la forme éloquente
Par qui tout l'univers rend la divinité.
Aux sublimes esprits l'ordre a manifesté
Le sceau de l'eternel principe, fin finale
Où tend la loi qu'ici ma muse te signale.
Dans l'ordre précité tout être est entrainé
Diversement au but qui lui vient destiné,
Et distant plus ou moins de son natal rivage.
Puis dans des ports divers le pousse son flottage
Sur le vaste océan de l'existence, et va
Chacun où son instinct natif l'emportera.
Cet instinct vers la lune élève en haut la flamme,
Cet instinct meut en nous l'activité de l'âme,
Du globe il réunit les atomes entre eux.
Non seulement les corps bruts, inertes, oiseux,
Mais encore tout être et qui sent et qui pense
Subit, ressent les traits de sa vaste influence.
La main qui fonde tout sur son vrai fondement
De son éclat toujours mollit ce firmament,
Où roule impétueux un ciel insaisissable.
C'est là que nous tendons, asile irrévocable
Où nous lance cet arc sagement ajusté,
Qui darde son objet à la félicité.

Ver' è che come forma non s'accorda
Molte fiate alla 'ntenzion dell'arte,
Perch' a risponder la materia è sorda;
Così da questo corso si diparte
Talor la creatura, c' ha podere
Di piegar, così pinta, in altra parte,
E sì come veder si può cadere
Fuoco di nube, se l' impeto primo
A terra è torto da falso piacere:
Non dèi più ammirar, se bene stimo,
Lo tuo salir, se non come d' un rivo,
Se d' alto monte scende giuso ad imo.
Maraviglia sarebbe in te se privo
D' impedimento giù ti fossi assiso,
Com' a terra quieto fuoco vivo.
Quinci rivolse in vêr lo Cielo il viso.

Comme on voit que la forme inhabile résiste
Et peu souvent se plie aux vouloirs de l'artiste,
Car la matière est sourde à déployer sa voix;
Ainsi, de son vrai cours se detourne parfois,
L'être qui sent en lui l'innée indépendance
Qui peut le dévier du but de sa tendance,
Si son premier élan brisé, lui fait saisir
La voie où l'alléchait l'attrait d'un faux plaisir.
Tel on peut voir le feu vers la terre descendre.
Monter n'a rien en soi, si je sais le comprendre,
Qui te doive étonner, pas plus que le torrent
Qui du sommet d'un mont tombe et s'en va courant.
Ton existence, en toi, serait un grand miracle,
Si tu tendais en-bas désentravé d'obstacle.
Tel le feu scintillant sur la terre arrêté ».
A ces mots, vers le ciel son oeil s'est reporté.

CANTO SECONDO.

O Voi, che siete in picciolètta barca,
Desiderosi d'ascoltar, seguiti
Dietro al mio legno, che cantando varca,
Tornate a riveder li vostri liti:
Non vi mettete in pelago, che forse
Perdendo me, rimarreste smarriti.
L'acqua, ch'io prendo, giammai non si corse:
Minerva spira, e conducemi Apollo,
E nove muse mi dimostran l'Orse.
Voi altri pochi, che drizzaste 'l collo
Per tempo al pan degli Angeli, del quale
Vivesi qui, ma non sen' vien satollo,
Metter potete ben per l'alto sale
Vostro navigio, servando mio solco
Dinanzi all'acqua che ritorna eguale.
Que' gloriosi, che passaro a Colco,
Non s'ammiraron, come voi farete,
Quando Jason vider fatto bifolco.
La concreata e perpetua sete
Del deiforme regno cen' portava
Veloci quasi, come 'l Ciel vedete.
Beatrice in suso, ed io in lei guardava;
E forse in tanto, in quanto un quadrel posa,
E vola, e dalla noce si dischiava,
Giunto mi vidi, ove mirabil cosa
Mi torse 'l viso a sè; e però quella,
Cui non potea mi' ovra essere ascosa,
Vôlta ver me sì lieta, come bella:
Drizza la mente in Dio grata, mi disse,
Che n'ha congiunti con la prima stella.
Pareva a me, che nube ne coprisse
Lucida, spessa, solida e pulita,
Quasi adamante che lo Sol ferisse.

CHANT SECOND.

O sur un frêle esquif mollement balancés,
Disciples studieux à mes chants empressés,
Vous qu'emporte ma nef, qui joyeuse, cadence,
Allez, rentrez au port où vieillit votre enfance,
Demeurez, car peut-être en ne me voyant plus,
Sans moi vous vogueriez égarés, éperdus.
Nul ne sonda jamais cette mer ou je flotte,
Minerve est mon zéphyre, Apollon mon pilote,
Et le pôle me luit sous le doigt des neuf soeurs.
Vous, reçus de bonne heure en l'élite des choeurs,
Admis au pain du ciel, germe, ici-bas, de vie,
D'autant plus désiré que plus on s'y convie,
Tentez la haute mer, oubliez l'aquilon,
Mais que votre navire y glisse en mon sillon,
Devant l'onde qui s'ouvre et refait sa surface.
Ces guerriers, qu'à Colchos, appela leur audace
Voyant Jason semer, s'ébahirent émus:
Les cieux qui vont s'ouvrir vous raviront bien plus.
La soif de voir un monde où Dieu mit son image,
Soif sans fin, nous hâtait en ce divin voyage,
Rapides, tel le ciel visible à nos esprits.
Béatrix dans les cieux lisait, moi Béatrix;
Et, plus prompt que le trait qui part de l'arbalète
Fuit et frappe le but où son élan s'arrête,
Soudain je me surprends, investi dans des cieux,
Où mes sens sont émus d'effets prodigieux.
Puis celle qui savait mon angoisse mortelle
Vers moi se tourne, et dit riante autant que belle:
« Elève à Dieu ton coeur, reconnais ses bontés,
« A l'étoile première elles nous ont montés ».
Nous paraissions voilés d'une nue ambiante
Diaphane, compacte, unie, et scintillante:
Tel frappé du soleil luirait un diamant.

Per entro sè l'eterna margherita
Ne ricevette, com'acqua recepe
Raggio di luce, permanendo unita.
S'io era corpo, e qui non si concepe,
Com'una dimensione altra patìo,
Ch'esser convien se corpo in corpo repe,
Accender ne dovria più il disio
Di veder quella essenzia, in che si vede,
Come nostra natura e Dio s'unio.
Lì si vedrà ciò che tenem per fede
Non dimostrato; ma fia per sè noto,
A guisa del ver primo, che l'uom crede.
Io risposi: Madonna, sì devoto,
Quant'esser posso più, ringrazio lui,
Lo qual dal mortal mondo m'ha rimoto.
Ma ditemi, che son li segni bui
Di questo corpo, che laggiuso in terra
Fan di Cain favoleggiare altrui?
Ella sorrise alquanto; e poi: S'egli erra
L'opinion, mi disse, de'mortali,
Dove chiave di senso non disserra,
Certo non ti dovrien punger li strali
D'ammirazione omai: poi dietro a'sensi
Vedi, che la ragione ha corte l'ali.
Ma dimmi quel che tu da te ne pensi.
Ed io: Ciò che n'appar quassù diverso,
Credo che'l fanno i corpi rari e densi.
Ed ella: Certo assai vedrai sommerso
Nel falso il creder tuo, se bene ascolti
L'argomentar, ch'io gli farò avverso.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Le joyau nous reçut dans son vieil élément,
Comme en l'onde se glisse un rayon de lumière
Sans diviser le flot qui forme sa matière.
Si j'étais corps, si nul, quoique profond penseur,
Ne conçoit un atôme inscrit dans la grandeur,
Effet des corps si l'un en l'autre s'insinue;
L'ardeur devrait en nous brûler plus continue,
D'admirer cette essence en sa complexion
Du mortel et du Dieu sublime fusion.
En elle, on y lira de la foi, le symbole
Non démontré, mais cru, mais tenu sur parole,
Ainsi qu'on croit au vrai d'un principe premier.
Donna, lui dis-je, à Dieu mon coeur est tout entier,
Plus il ne le pourrait, grâce à l'être invisible
Qui m'a sorti vivant d'un monde corruptible.
« Mais, dites-moi, que sont ces signes embrunis,
Qui, dans ce corps épars, font les divers esprits
Deviser sur Caïn au terrestre hémisphère? »
Béatrix me sourit, et puis d'une voix claire
Elle a dit: « Les humains raisonnent, impuissants,
Sur les objets douteux que n'ouvrent point les sens.
Tu devrais rester froid aux poignantes piqûres
Que te feront les dards des merveilles futures.
Puis sur les pas des sens la raison vole bas.
Mais toi, dis, qu'en sais tu? ne t'égares tu pas?
– Ces teintes que l'on voit diverses en nuances
Je les crois un effet des corps rares et denses.
– Non, de ton sentiment j'abymerai l'erreur,
Si tu veux écouter de ton contradicteur
Les raisons qu'elle oppose à toi, son adversaire ».

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

CANTO SESTO.

Posciachè Costantin l'aquila volse
Contra'l corso del Ciel, che la seguìo,
Dietro l'antico, che Lavina tolse;
Cento e cent'anni e più l'uccel di Dio
Nello stremo d'Europa si ritenne
Vicino a'monti, de'quai prima uscìo;
E sotto l'ombra delle sacre penne,
Governò'l mondo lì, di mano in mano,
E sì cangiando, in su la mia pervenne.
Cesare fui, e son Giustiniano,
Che per voler del primo amor, ch'io sento,
D'entro alle leggi trassi il troppo e'l vano:
E prima ch'io all'opra fossi attento,
Una natura in Cristo esser, non piue,
Credeva, e di tal fede era contento.
Ma il benedetto Agabito, che fue
Sommo Pastore, alla fede sincera
Mi dirizzò con le parole sue.
Io gli credetti, e ciò che suo dir era,
Veggio ora chiaro, sì come tu vedi
Ogni contraddizione e falsa e vera.
Tosto che con la Chiesa mossi i piedi,
A Dio, per grazia piacque di spirarmi
L'alto lavoro, e tutto in lui mi diedi.
E al mio Bellisar commendai l'armi,
Cui la destra del Ciel fu sì congiunta,
Che segno fu, ch'io dovessi posarmi.
Or qui alla quistion prima s'appunta
La mia risposta, ma la condizione
Mi stringe a seguitare alcuna giunta;
Perchè tu veggi con quanta ragione
Si move contra il sacrosanto segno,
E chi'l s'appropria, e chi a lui s'oppone.

CHANT SIXIÈME.

« Quand le grand Constantin, contre le cours des cieux
Fit rebrousser cet aigle au vol audacieux
Qu'entraina sur ses pas l'époux de Lavinie,
Sur le seuil de l'Europe, aux portes de l'Asie,
Cent ans, et puis cent ans et même plus encor
L'aigle de l'Eternel suspendit son essor
Près des monts d'où jadis il partit de son aire:
Là, sous l'abri sacré d'une aile tutélaire,
Il régit l'univers, de main en main transmis,
Jusqu'au jour où le sort à mon bras l'eut commis.
Je fus César, ici tu vois en ta présence
Justinien. Plein du Dieu dont j'eus l'intelligence
Je bannis de nos loix l'inutile ou l'excès.
Avant de préluder à mes premiers essais
Je ne donnais au Christ qu'une seule nature;
Cette foi me semblait et suffisante et pure,
Mais ce fut Agapet qui souverain pasteur
Vers une foi sincère achemina mon coeur.
Je le crus, et vois vrai que je le devais croire,
Aussi vrai que tu vois que la contradictoire
Emporte en soi toujours erreur et vérité.
Sujet nouveau de Rome, alors dans sa bonté,
Dieu daigna m'inspirer mon noble et grand ouvrage.
Attentif à nos loix j'en formai l'assemblage;
Bélisaire, à l'armée en mon nom commanda,
D'un appui généreux le ciel le seconda,
Et son bras redouté soutenant ma puissance,
Je respirai la paix. Je crois avoir, je pense,
Répondu, satisfait, à ton pressant désir,
Mais je dois, en l'état, plus avant t'éclaircir,
Je poursuis: tu verras quelle étrange folie
Agite autour de l'aigle, au sein de l'Italie,
Tel et tel qui l'usurpe ou s'en fait l'oppresseur.

Vedi quanta virtù l'ha fatto degno
Di reverenza, e cominciò dall'ora,
Che Pallante morì per dargli regno.
Tu sai ch'e' fece in Alba sua dimora
Per trecent'anni, ed oltre infino al fine,
Che i tre a tre pugnar per lui ancora.
Sai quel che fe' dal mal delle Sabine
Al dolor di Lucrezia in sette regi,
Vincendo 'ntorno le genti vicine.
Sai quel che fe', portato dagli egregi
Romani incontro a Brenno, incontro a Pirro,
Incontro agli altri principi e collegi:
Onde Torquato, e Quintio, che dal cirro
Negletto fu nomato, e Deci, e Fabi
Ebber la fama, che volentier mirro.
Esso atterrò l'orgoglio degli Arábi,
Che diretro ad Annibale passaro
L'alpestre rocce, Po, di che tu labi.
Sott'esso giovanetti trionfaro
Scipione e Pompeo, ed a quel colle,
Sotto 'l qual tu nascesti, parve amaro.
Poi presso al tempo, che tutto 'l Ciel volle
Ridur lo mondo, a suo modo, sereno,
Cesare, per voler di Roma il tolle:
E quel, che fe' da Varo insino al Reno,
Isara vide ed Era, e vide Senna,
Ed ogni valle, onde 'l Rodano è pieno.
Quel, che fe' poi ch'egli uscì di Ravenna,
E saltò 'l Rubicon, fu di tal volo,
Che nol seguiteria lingua nè penna.
In ver la Spagna rivolse lo stuolo:
Poi ver Durazzo, e Farsaglia percosse
Sì, ch'al Nil caldo si sentì del duolo:
Antandro e Simoenta, onde si mosse,
Rivide, e là, dov'Ettore si cuba,
E mal per Tolommeo poi si riscosse.

Apprends de quels héros a surgi sa grandeur,
Ce respect, cet effroi qu'en tous lieux il inspire.
Pallante par sa mort en a fondé l'empire,
Il a daté de lui; dans Albe, tu le sais,
Il arrêta son vol: trois cents ans de succès,
Et plus jusqu'à ce jour d'éclatante mémoire
Où deux triples guerriers s'en disputent la gloire.
Les Sabines, Lucrèce, et ce concours d'exploits,
Quand Rome subjuguait cent états par sept rois,
Tu les connais encor. Etendart redoutable
A Brennus, à Pyrrhus il résiste indomptable,
Il résiste à des rois par des rois défendus.
Dès lors brilla Torquate, après lui Quintius,
Les Dèces fraternels, trois cents Fabiens encore,
Grands noms, qu'avec fierté je réveille, et j'honore.
Il terrassa l'Afrique et son chef orgueilleux
Dont l'audace s'ouvrit ces rochers sourcilleux,
Ces Alpes, d'où ton onde ô noble Pô s'élance.
Il a vu triompher dès leur adolescence
Scipion et Pompée, et puis il attrista
Ce mont où sous ses bois ton berceau s'abrita.
Quand des cieux conjurés la sagesse profonde
Sur soi-même voulut harmonier le monde,
Jules arbora l'aigle à la voix des Romains.
Que de succès du Var au Tibre des Germains.
Ils les ont vus l'Ysère et la Seine et la Saône
Et ces vals dont les eaux courent enfler le Rhône.
Quels Lauriers, quel essor! Ravenne déserté,
Le Rubicon franchi: son vol précipité,
Lasserait à le suivre et la voix et le style.
Ses bataillons ont vu l'Iberique presqu'île,
Puis Durazzo; ses coups, Pharsale les sentit,
Et tels, que jusqu'au Nil le deuil en retentit
Antandre et Simoïs dont il déserta l'aire,
Et toi, du grand Hector, ô couche funéraire
Il vous revit. Il part, le Nil s'humilia.

Da onde venne folgorando a Giuba:
Poi si rivolse nel vostro Occidente,
Dove sentia la Pompeiana tuba.
Di quel, che fe' col baiulo seguente,
Bruto con Cassio nello 'nferno latra,
E Modona e Perugia fu dolente.
Piangene ancor la trista Cleopatra,
Che, fuggendogli innanzi, dal colubro
La morte prese subitana ed atra.
Con costui corse insino al lito rubro;
Con costui posè 'l mondo in tanta pace,
Che fu serrato a Giano il suo delubro.
Ma ciò, che 'l segno, che parlar mi face,
Fatto avea prima, e poi era fatturo,
Per lo regno mortal, ch'a lui soggiace,
Diventa in apparenza poco e scuro,
Se in mano al terzo Cesare si mira
Con occhio chiaro, e con affetto puro.
Con la viva giustizia, che mi spira,
Gli concedette, in mano a quel ch'io dico,
Gloria di far vendetta alla sua ira.
Or qui t'ammira in ciò ch'io ti replico:
Poscia con Tito a far vendetta corse
Della vendetta del peccato antico.
E quando 'l dente Longobardo morse
La Santa Chiesa, sotto alle sue ali
Carlo Magno, vincendo, la soccorse.
Omai puoi giudicar di que' cotali,
Ch'io accusai di sopra, e de' lor falli,
Che son cagion di tutti i vostri mali.
L'uno al pubblico segno i gigli gialli
Oppone, e l'altro appropria quello a parte,
Sì ch'è forte a veder qual più si falli..
Faccian gli Ghibellin, faccian lor arte
Sott'altro segno: che mal segue quello
Sempre, chi la giustizia e lui diparte:

Etincelant éclair, il court frapper Juba.
Puis dans votre occident la trompette ameutante
Appelant ses rivaux, il court, il s'y présente.
Ce qu'il fit quand Octave en saluait les airs,
Brutus et Cassius le frondent aux enfers;
Et Modène et Péruse en ont senti l'atteinte,
Et Cléopatre encor en prolonge sa plainte.
Devant l'aigle elle a fui, son coeur arme son bras
Et ravit à l'aspic un horrible trépas.
Auguste l'entraina jusqu'au golfe arabique.
Dans ses mains, sur le monde, il plana pacifique,
Et Janus désormais cessa d'être fêté.
Mais ce que l'étendart dont j'ai tant disserté
Avait ou fait d'abord, ou ce qu'il devait faire
Possesseur absolu du terrestre hémisphère,
N'apparait qu'un clinquant et vil et sans couleur,
Si l'on sait dans les mains du troisième empereur
L'estimer sainement et de l'oeil et de l'âme,
Car la justice en moi qui vit et qui m'enflamme
Confiait au César qui frappait par ses coups
La gloire de venger le céleste courroux.
Vois, pèse ici les faits que deux fois je t'avance.
Plus tard, avec Titus, il poursuit la vengeance
Du forfait qui vengea l'homme déchu jadis;
Et quand, ô fier Lombard de tes dents tu mordis
Rome la sainte, alors sous son aile tremblante
Charlemagne en soutint la grandeur chancelante.
Connais donc les partis, je te les ai cités,
Juges-en les fauteurs, et ces indignités,
Germes en votre état de sa misère extrême.
L'un heurte de ses lys l'aigle public emblême,
Cet autre en fait son bien, dira-t-on aisément,
Quel s'est moins fourvoyé dans son aveuglement?
Laissons les gibelins sous leur libre bannière
S'agiter: on sert l'aigle en soldat mercenaire
Quand la justice et l'aigle ont domicile à part.

E non l'abbatta esto Carlo novello
Co' Guelfi suoi, ma tema degli artigli,
Ch'a più alto leon trasser lo vello.
Molte fiate già pianser li figli
Per la colpa del padre: e non si creda
Che Dio trasmuti l'armi, per suoi gigli.
Questa picciola stella si correda
De' buoni spirti, che son stati attivi,
Perchè onore e fama gli succeda:
E quando li desiri poggian quivi
Sì disviando, pur convien che i raggi
Del vero amore in su poggin men vivi.
Ma nel commensurar de' nostri gaggi
Col merto, è parte di nostra letizia,
Perchè non li vedem minor, nè maggi.
Quinci addolcisce la viva giustizia
In noi l'affetto sì, che non si puote
Torcer giammai ad alcuna nequizia.
Diverse voci fanno dolci note:
Così diversi scanni in nostra vita
Rendon dolce armonia tra queste ruote.
E dentro alla presente margherita
Luce la luce di Roméo, di cui
Fu l'opra grande e bella mal gradita.
Ma i Provenzali, che fer contra lui,
Non hanno riso: e però mal cammina,
Qual si fa danno del ben fare altrui.
Quattro figlie ebbe, e ciascuna reina,
Ramondo Berlinghieri, e ciò gli fece
Roméo persona umíle e peregrina:
E poi il mosser le parole biece
A dimandar ragione a questo giusto,
Che gli assegnò sette e cinque per diece.
Indi partissi povero e vetusto:
E se 'l mondo sapesse 'l cuor ch'egli ebbe,
Mendicando sua vita a frusto a frusto,
Assai lo loda, e più lo loderebbe.

Tremble Charles nouveau de sapper l'etendart,
Et tes Guelfes encor, ou crains l'égratignure
Qui des plus fiers lions déchira la fourrure.
Le sort dans les enfans et du peuple et des rois
Souvent frappa le père, erreur, oui, si tu crois
Que Dieu t'échangera tes lys pour l'aigle sainte.
Cette sphère rassemble en son étroite enceinte
Des esprits tout vertu non moins qu'activité
Qui voulurent la gloire et l'immortalité.
Quand l'âme déviant de l'amour ineffable
Bute au monde, les feux de l'amour véritable
S'élèvent moins fervents jusqu'au Dieu tout parfait;
Mais dans le contre-poids du salaire et du fait,
Nous trouvons en ceci notre béatitude
Que l'un compense l'autre avec exactitude.
De là le Dieu vivant, le Dieu juste en nos coeurs
Modère de nos feux les trop vives ardeurs,
Telles que jamais l'âme au vice ne dévie.
Diversité de voix fait douce mélodie.
Divers trônes ainsi dans le cercle des cieux
Parmi cent tourbillons roulent harmonieux.
Dans le centre éclatant de cette vive sphère,
Romée y resplendit: son oeuvre sur la terre
Fut d'un homme de bien méconnu, rebuté;
Le provençal sur lui follement ameuté
Se repentit bientôt: on est près du naufrage
Quand du bien qu'on reçoit on s'en fait un outrage.
Raimond pour descendance avait quatre beautés,
L'hymen les vit unir à quatre royautés.
Modeste aventurier Romée en eut la gloire:
Puis Raimond, trop facile à croire, à ne pas croire,
Des débours de l'état revendique l'acquis
A lui qui lui comptait et sept et cinq pour dix.
Il part, pauvre, dedain, rebut de la nature;
Et si l'on sentait bien quel grand coeur, sous la bure,
Mendia les débris du pain qu'il soupirait,
On l'aime, et, cent fois plus encore, on l'aimerait ».

CANTO TRIGESIMOTERZO.

Vergine madre, figlia del tuo Figlio,
Umile ed alta più che creatura,
Termine fisso d'eterno consiglio,
Tu se' colei, che l'umana natura
Nobilitasti sì, che il suo Fattore
Non si sdegnò di farsi sua fattura.
Nel ventre tuo si raccese l'amore,
Per lo cui caldo, nell'eterna pace,
Così è germinato questo fiore.
Qui se' a noi meridïana face
Di caritade, e giuso intra i mortali,
Se' di speranza fontana vivace.
Donna, se' tanto grande, e tanto vali,
Che qual vuol grazia, ed a te non ricorre,
Sua disianza vuol volar senz'ali.
La tua benignità non pur soccorre
A chi dimanda, ma molte fïate
Liberamente al dimandar precorre.
In te misericordia, in te pietate,
In te magnificenza, in te s'aduna
Quantunque in creatura è di bontate.
Or questi, che dall'infima lacuna
Dell'universo insin qui ha vedute
Le vite spiritali ad una ad una,
Supplica a te, per grazia di virtute,
Tanto che possa con gli occhi levarsi
Più alto, verso l'ultima salute;
Ed io, che mai per mio veder non arsi
Più ch' i' fo per lo suo, tutti i miei prieghi
Ti porgo, e prego, che non sieno scarsi:
Perchè tu ogni nube gli disleghi
Di sua mortalità, co' prieghi tuoi,
Sì che 'l sommo piacer gli si dispieghi.

CHANT TRENTE-TROISIÈME.

Vierge mère, Marie, o fille de ton fils,
Humble et grande au-delà de toute créature,
Immuable décret des conseils infinis,
C'est toi qui des mortels ennoblis la nature,
Et l'élevas si haut que son sublime auteur
En elle s'abaissa pour sa progéniture.
Tu nourris dans ton sein cette divine ardeur
Dont les feux, dans la paix de la voute éthérée,
Ont fait s'épanouir cette éclatante fleur.
Soleil d'amour, ici, tu brilles honorée,
Et là-bas au séjour où vit l'humanité
Tu leur es d'espérance une source sacrée.
Vierge grande, et si grande en souveraineté
Que tel voudrait sans toi jouir d'un ciel propice
Dont l'impuissant désir languirait rebuté.
Tu soutiens l'indigent, tu fais plus, protectrice,
Car mille et mille fois ta générosité
Veut qu'avant la prière un désir s'accomplisse.
En toi misericorde, et douce piété,
En toi magnificence, en toi s'identifie
Tout ce que la nature a reçu de bonté.
Ce mortel qui venu dans la sphère infinie,
Et du plus bas lointain a vu jusqu'en ces lieux
Chaque âme seule, et seul, graciée, ou punie,
T'implore maintenant; il brûle ambitieux
D'élever ses regards sous ta sainte influence
Au suprême salut qui règne dans les cieux.
Moi qui bien moins pour moi haletai sa présence
Que je ne fais pour lui, de ses ardents soupirs,
Je deviens l'interprète, écoute mon instance.
De ce voile mortel qui clôt les avenirs
Dégage lui les sens, obtiens par ta prière
Que l'ineffable bien abreuve ses désirs.

Ancor ti prego, Regina, che puoi
Ciò che tu vuoi, che tu conservi sani,
Dopo tanto veder, gli affetti suoi.
Vinca tua guardia i movimenti umani:
Vedi Beatrice con quanti beati,
Per li miei prieghi, ti chiudon le mani.
Gli occhi da Dio diletti e venerati,
Fissi nell'orator ne dimostraro,
Quanto i devoti prieghi le son grati.
Indi all'eterno lume si drizzaro,
Nel qual non si de' creder, che s'invii,
Per creatura, l'occhio tanto chiaro;
Ed io ch'al fine di tutti i disii
M'appropinquava, sì com'io doveva,
L'ardor del desiderio in me finii.
Bernardo m'accennava, e sorrideva,
Perch'io guardassi in suso: ma io era
Già per me stesso tal, qual'ei voleva:
Chè la mia vista venendo sincera,
E più e più entrava per lo raggio
Dell'altra luce che da sè è vera.
Da quinci innanzi il mio veder fu maggio
Che 'l parlar nostro, ch'a tal vista cede,
E cede la memoria a tanto oltraggio.
Quale è colui, che sognando vede,
E dopo 'l sogno la passione impressa
Rimane, e l'altro alla mente non riede;
Cotal son io, che quasi tutta cessa
Mia visione, ed ancor mi distilla
Nel cuor lo dolce, che nacque da essa.
Così la neve al sol si dissigilla:
Così al vento nelle foglie lievi
Si perdea la sentenzia di Sibilla.
O somma luce che tanto ti lievi
Da' concetti mortali, alla mia mente
Ripresta un poco di quel che parevi;

Vierge, une grâce encor pour supplique dernière,
Tu peux ce que tu veux, et tu le peux toujours;
Fais que sa vue, en lui laisse un amour sincère.
Sauvegarde son coeur de profanes retours:
De l'élite des saints, Béatrix entourée,
Priante, à moi se joint invoquant ton secours.
L'oeil d'une mère douce et du ciel vénérée
Posant sur l'orateur témoigna, non en vain,
Que la ferveur pieuse à tout est préférée,
Puis, elle l'éleva vers la splendeur sans fin,
Où nul, sachez le bien, nul ne saurait atteindre,
Si son humanité n'a rien de surhumain.
Au terme de mes voeux, moi qui marchais sans feindre,
Humble et respectueux, ainsi qu'il le fallait,
Je sentis mon ardeur se calmer et s'éteindre.
Bernard m'avait souri, des yeux il me parlait,
Il m'indiquait le ciel; moi, levant la paupière
Je m'étais résigné, tout comme il le voulait.
Car mon oeil, dégagé de sa vile matière
Pénétrait par degrés dans l'orbe où resplendit
L'être de vérité qui la contient entière.
Dès lors ma vision s'étend et s'agrandit,
Et telle que ma voix succombe à la redire,
Et qu'à son vaste éclat l'esprit cède interdit.
Ainsi dans le sommeil on voit en son délire,
Et du songe éclipsé dure l'illusion,
Le songe ayant passé pour ne plus se produire.
Me voilà, car en moi se tait ma vision:
Toute? Non! car encore en mon âme distille
Le miel qu'y déposa son émanation.
Telle la neige fond sous un soleil nubile,
Tel sur la feuille inscrit et vain jouet des vents,
Se perdait dans les airs l'arrêt de la Sibylle.
Éternelle clarté qui domines nos sens,
Et nos pensers, ravive en mon intelligence
Un rayon de ces feux qui font tes élémens.

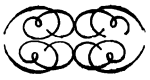
E fa la lingua mia tanto possente,
Ch'una favilla sol della tua gloria
Possa lasciare alla futura gente;
Chè, per tornare alquanto a mia memoria,
E per sonare un poco in questi versi,
Più si conseperà di tua vittoria.
Io credo, per l'acume ch'io soffersi
Del vivo raggio, ch'io sarei smarrito,
Se gli occhi miei da lui fossero aversi.
E mi ricorda, ch' i' fu' più ardito
Per questo a sostener tanto ch'io giunsi
L'aspetto mio col Valore infinito.
O abondante grazia, ond'io presunsi
Ficcar lo viso per la luce eterna
Tanto, che la veduta vi consunsi!
Nel suo profondo vidi che s'interna,
Legato con amore in un volume,
Ciò che per l'universo si squaderna:
Sustanzia ed accidente, e lor costume,
Tutti conflati insieme per tal modo,
Che ciò, ch'io dico, è un semplice lume.
La forma universal di questo nodo
Credo, ch'io vidi, perchè più di largo,
Dicendo questo, mi sento ch'io godo.
Un punto solo m'è maggior letargo,
Che venticinque secoli alla 'mpresa,
Che fe' Nettuno ammirar l'ombra d'Argo.
Così la mente mia tutta sospesa,
Mirava fissa, immobile ed attenta,
E sempre nel mirar faceasi accesa.
A quella luce cotal si diventa,
Che volgersi da lei, per altro aspetto,
È impossibil che mai si consenta:
Perocchè 'l ben, ch'è del volere obbietto,
Tutto s'accoglie in lei, e fuor di quella
È difettivo ciò ch'è lì perfetto.

Prête à ma faible voix assez de ta puissance
Que de ta gloire au moins un rayon de splendeur
Brille, et vive héritage à toute descendance.
Viens et de ma mémoire échauffant la tiédeur,
Retentissant un peu toi-même en ton poète
On te comprendra mieux, ô sublime vainqueur.
Je crois au dard de feu que sa lumière jette,
Et qui me poignit tant, qu'en moi tout était dit
Si j'eusse cligné l'oeil et détourné la tête.
Et c'est, il m'en souvient, c'est ce qui m'enhardit;
Je résistai, mais tel, que ma fibre impassible
Touchant à l'infini, le soutint et le vit.
Surabondante grâce, ô force irrésistible
Qui m'as fait me mirer dans ton éternité
Où j'épuisai de toi tant qu'il m'en fut visible!
Là je vis interné dans son immensité,
Lié d'un noeud d'amour en un même volume,
Le tout qui sur le monde en feuillets est jeté:
Substances, accidents, et ce qui de coutume,
L'un à l'autre enchainés, l'un à l'autre asservis,
Tels qu'un éclair à peine en jaillit de ma plume.
Le type universel de ce noeud je le vis,
Je le crois, et je suis dominé pour le croire,
Car, voulant en parler, tous mes sens sont ravis.
Un instant a fait plus déchoir de ma mémoire,
Que cinq siècles et vingt n'ont effacé du fait
D'Argo que Thétis vit rendre son onde noire.
Mon âme toute extase, avide contemplait,
Contemplait fixement, immobile, attentive,
Et d'instant en instant son ardeur redoublait.
L'effet de cet éclat tellement vous captive
Que l'âme ne saurait en détourner les yeux,
Et s'attachant à lui reste contemplative.
Car le bien par lui même objet seul de nos voeux
En lui se réunit, et hors de sa lumière,
Ce qu'il eut de parfait devient défectueux.

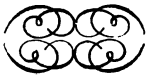
Omai sarà più corta mia favella,
Pure a quel, ch'io ricordo, che d'infante
Che bagni ancor la lingua alla mammella.
Non perchè più ch'un semplice sembiante
Fosse nel vivo lume, ch'io mirava,
Chè tal è sempre, qual s'era davante;
Ma per la vista che s'avvalorava
In me, guardando, una sola parvenza,
Mutandom'io, a me si travagliava.
Nella profonda e chiara sussistenza
Dell'alto lume parvemi tre giri
Di tre colori, e d'una continenza:
E l'un dall'altro, come Iri da Iri,
Parea reflesso: e 'l terzo parea fuoco,
Che quinci e quindi igualmente si spiri.
O quanto è corto 'l dire, e come fioco
Al mio concetto! e questo a quel, ch'io vidi,
È tanto, che non basta a dicer poco.
O luce eterna, che sola in te sidi,
Sola t'intendi, e da te intelletta
Ed intendente, te ami ed arridi!
Quella circulazion, che sì concetta
Pareva in te, come lume reflesso,
Dagli occhi miei alquanto circonspetta,
Dentro da sè del suo colore stesso
Mi parve pinta della nostra effige,
Perchè il mio viso in lei tutto era messo.
Qual'è il geometra, che tutto s'affige
Per misurar lo cerchio, e non ritruova,
Pensando, quel principio, ond'egli indige;
Tale era io a quella vista nuova:
Veder voleva come si convenne
L'imago al cerchio, e come vi s'indova;
Ma non eran da ciò le proprie penne;
Se non che la mia mente fu percossa
Da un fulgóre, in che sua voglia venne.

Ce peu que ma mémoire en son trésor enserre,
Je ne le dirai plus que plus succinctement
Que ne parle l'enfant qui tette encor sa mère.
Non point que son éclat cause d'étonnement
Figurât à mes yeux plus que simple apparence,
Car il est encor tel qu'en son commencement;
Mais c'était que mon oeil devenant plus intense
Le regardant en soi sous son unique jour,
Moi, me transformant, lui nuançait sa substance.
Dans son éclat profond à transparent pourtour,
Trois sphères, je les vis, rayonnaient en son aire,
Triples par la couleur, unes par le contour.
La seconde naissait du sein de la première,
Tel l'iris, l'autre avait l'apparence d'un feu,
Qui tirait de ses soeurs sa jumelle lumière.
Oh, que ma voix est faible à répondre à mon voeu,
Elle est encor si peu pour bien peindre mon thème,
Que peu n'est pas le mot, car elle est moins que peu.
Éternelle clarté, seul hôte de toi-même,
Toi qui te sais, toi seul de toi non ignoré,
Toi qui te comprenant et te souris et t'aime;
Ce disque qui semblait en toi-même engendré,
Tel qu'un rayon reflet d'une lumière immense,
D'un oeil plus attentif en soi considéré,
Me peignit dans le sein de sa propre substance
Nos traits en sa couleur, entés en son circuit,
Car en lui se mirait toute ma ressemblance.
Ainsi qu'un géomètre obstiné, suit, poursuit
De calculs en calculs le cercle et sa mesure,
Et quand il le croit sûr son principe le fuit;
Ainsi me tourmentait cette vision pure.
Je voulais découvrir quel ressort unissait
L'image dans le cercle enchassant sa structure;
Mais mon aile impuissante à moi se refusait,
Quand mon âme, soudain, d'un éclat fut heurtée,
Qui prévenait ses voeux et la satisfaisait.

All' alta fantasia qui mancò possa:
Ma già volgeva il mio disiro e 'l velle,
Sì come ruota, che igualmente è mossa,
L'Amor che muove il sole e l'altre stelle.



De mes élans, ici, l'ardeur fut arrêtée,
Et déjà tournoyaient mes désirs et mes voeux,
Comme autour de son axe une roue emportée,
Mus par l'amour qui meut le ciel et tous ses feux.



SONNETS ET FABLES

SONETTI DEL PETRARCA

I.

Era il giorno ch'al Sol si scoloraro
Per la pietà del suo Fattore i rai;
Quand' i' fui preso, e non me ne guardai,
Che i be' vostri occhi, Donna, mi legaro.
Tempo non mi parea da far riparo
Contra colpi d'Amor: però n'andai
Secur senza sospetto: onde i miei guai
Nel comune dolor s'incominciaro.
Trovommi Amor del tutto disarmato,
Ed aperta la via per gli occhi al core,
Che di lagrime son fatti uscio e varco.
Però al mio parer non gli fu onore
Ferir me di saetta in quello stato
Ed a voi armata non mostrar pur l'arco.

SONNETS DE PETRARQUE

I.

C'était le jour funeste ou le soleil sur nous
Pâlit, de son auteur partageant la souffrance;
Je me sentis blessé, sans nulle défiance;
Et le vainqueur? - Vos traits, Donna, vos regards, vous.
Le tems contre l'amour, le tems contre ses coups
Me semblait être vain. J'allais dans ma constance
Tranquille et confiant, trop douce indifférence
Principe de mes maux dans la douleur de tous.
Amour me vit sans arme, il me crût vulnérable,
Et jusques en mon coeur se glissa par mes yeux,
Source et ruisseau de pleurs qui surabondent d'eux.
Me frapper désarmé ne put m'être honorable;
Il le fut moins pour vous qui sûtes à la fois,
Frapper étant armée et cacher le carquois.

II.

Solo e pensoso i più deserti campi
Vo misurando a passi tardi e lenti,
E gli occhi porto per fuggire intenti
Ove vestigio uman la rena stampi.
Altro schermo non trovo che mi scampi
Dal manifesto accorger delle genti;
Perchè negli atti d'allegrezza spenti
Di fuor si legge com'io dentro avvampi.
Sì ch'io mi credo omai che monti e piagge,
E fiumi e selve sappian di che tempre
Sia la mia vita, ch'è celata altrui.
Ma pur sì aspre vie nè sì selvagge
Cercar non so; ch'Amor non venga sempre
Ragionando con meco, ed io con lui.

III.

Levommi il mio pensier in parte ov'era
Quella ch'io cerco, e non ritrovo in terra:
Ivi fra lor, che'l terzo cerchio serra,
La rividi più bella e meno altera.
Per man mi prese, e disse: In questa spera
Sarai ancor meco, se 'l desir non erra:
I'son colei che ti diè tanta guerra,
E compie' mia giornata innanzi sera.
Mio ben non cape in intelletto umano:
Te solo aspetto; e quel che tanto amasti,
E laggiuso è rimaso, il mio bel velo.
Deh perchè tacque, ed allargò la mano?
Ch'al suon de' detti sì pietosi e casti
Poco mancò ch'io non rimasi in cielo.

II.

Solitaire et rêveur, des champs les plus déserts
D'un pas paisible et lent je mesure la voie.
Mon oeil, de toutes parts, à dessein s'y fourvoie
Pour m'avertir de fuir les sentiers trop ouverts.
Ce sont là les abris qui me viennent offerts,
Contre l'oeil de la foule à qui je suis en proie.
A mon maintien, mes traits d'où s'exile la joie
On sent trop qu'au dedans je gémis sous des fers.
Je croirai désormais que les monts, les rivages,
Les fleuves, les forêts connaissent mon ennui,
Mes souffrances, mes maux, mystères pour autrui;
Mais je ne sais chercher des sentiers si sauvages,
Si scabreux, où l'amour prompt à m'y découvrir
N'y vienne en tête-à-tête avec moi discourir.

III.

Mon esprit m'emporta dans la celeste cour,
Où vit celle qu'en vain je cherche sur la terre:
Je montai dans les choeurs de la troisième sphère;
Je la revis moins fière et plus belle d'amour.
Elle saisit ma main, et me dit: Ce séjour
Sera le tien encor, si mon coeur m'est sincère;
C'est moi qui contre toi soutins si rude guerre,
Et cloturai ma tâche avant la fin du jour.
Mon bonheur n'entre point dans l'humaine pensée,
C'est toi seul que j'attends, et, l'objet de tes feux,
Il dort là-bas, ce corps dont tu fus amoureux.
Elle se tait, et fuit ma main qu'elle a pressée:
Et pourquoi? Car au son de ces accents pieux,
Un mot de plus m'eût fait m'oublier dans les cieux.

FAVOLE

L'ANANASSO E LA FRAGOLA.

Tratta a un giardino la ben succosa
Della montagna Fraga odorosa,
In chiusi vetri s'avea vicino
Un Ananasso oltramarino,
Che l'altre frutta guarda sovrano,
Come i suoi schiavi guarda il Sultano,
« E ch'alto disse: rimpetto a me
Alla vil Fraga loco si diè? »
La Fragoletta non si confonde,
E in sua modestia così risponde:
« Signor, perdona; forse il pensiero
Io t'indovino del giardiniero:
Qui vuolmi a fede far più sicura,
Che più dell'arte vale natura ».

(Bertòla).

FABLES

L'ANANAS ET LE FRAISIER.

D'un splendide jardin,
Plébéienne habitante,
Fille des monts, douce Fraise odorante,
Sous des vitraux bien joints rencontra pour voisin
Noble Ananas américain,
Qui, fièrement, à peine abaisse
Sur les fruits d'alentour un regard souverain.
Telle, au sérail, sa hautesse
Promène un oeil de dédain
Sur le cercle de l'esclavage;
Puis Ananas leur dit: « Eh quoi,
« On a l'impertinent courage
« De souffrir un Fraisier face à face de moi »?
Petite Fraise se rassure,
Et modestement lui répond:
« Pardon, seigneur, de ma culture,
Je crois apprécier le fond;
« Le jardinier, ici, nous prouve, je suis sûre,
« Que l'art toujours le cède à la nature ».

(*Traduite de Bertòla*).

LA MAMMOLA.

O bella Mammola tutta modesta,
Il primo zeffiro d'April ti desta:
Vivi rinchiusa, ma in lontananza
La tua t'accusa dolce fragranza:
O bella Mammola, Mammola bella,
Sii tu l'immagine d'ogni donzella.
Chi brama coglierti, se avanza il piede,
Già sta per premerti, nè ancor ti vede;
Pure e gentili le tue fogliette
Tra l'erbe vili giaccion neglette.
O bella Mammola, Mammola bella
Sii tu l'immagine d'ogni donzella.
Quando col crescere di primavera
Dei fior più nobili cresce la schiera,
Ch'apron più vaga, più altera foglia,
Ti stai tu paga che niun ti coglia.
O bella Mammola, Mammola bella,
Sii tu l'immagine d'ogni donzella.
Madre consolati, se la tua figlia
A bella Mammola tutta somiglia:
Nè mai lagnarti, se d'arti è senza;
Che far dell'arti dov'è innocenza?

(Bertòla).

LA VIOLETTE.

O Violette belle, ô toute modestie,
Doux zephyre d'Avril te rappelle à la vie;
Tu vis captive, hélas, mais dans l'air spacieux,
Ton suave parfum t'accuse, et te révèle.
O belle Violette, ô Violette belle,
De la jeune beauté sois l'emblême à nos yeux.
Celui qui vient ravir tes doux trésors à Flore
Tout près de te blesser ne te voit point encore;
Ton aimable feuillage, au contour gracieux,
Croît oublié sous l'herbette nouvelle;
O belle Violette, ô Violette belle,
De la jeune beauté sois l'emblême à nos yeux.
Quand au nouveau printems sous les feux de l'aurore,
Mille brillantes fleurs qui se hâtent d'éclore,
Prodiguent les attraits d'un calice orgueilleux,
Tu fuis avec plaisir une main criminelle.
O belle Violette, ô Violette belle,
De la jeune beauté sois l'emblême à nos yeux.
Console-toi, sensible mère,
Si sur la violette, aimable et douce fleur,
Ta fille a modelé son coeur,
Et son docile caractère.
Oh, calme tes regrets, elle est sans art, dis-tu;
Eh, que fait l'art ou règne la vertu?

(*Traduite de Berlòla*).

LA CAMPANA DI TERRA COTTA.

In un certo villaggio
Un artefice saggio
Di terra cotta una Campana fè;
Poscia un color le diè
Tanto al color del bronzo somigliante
Che ingannato sariasi un negromante.
A veder la Campana,
Qual'opra sovrumana,
Corse la turba villereccia; e mentre
Stava a mirar con inarcato ciglio,
Udivasi un bisbiglio
In questa parte e in quella,
Che replicava: Oh quanto, oh quanto è bella!
In questi universali
Applausi delle genti
Un vento (è dunque invidia anco nei venti?)
Nel pendente battaglio urtò con l'ali.
Il battaglio agitato
Battè, suonò dall'uno e l'altro lato;
E allor dal rauco suono ed infelice
Conobbe il popol gonzo
Che la bella Campana ingannatrice
Era di terra cotta, e non di bronzo.
Talun con l'apparenza
Impone alle persone,
E creder fassi uom d'alta conseguenza;
Ma se mai parla, si conosce allotta
Che quel che bronzo pare, è terra cotta.

(Clasio).

LA CLOCHE DE TERRE CUITE.

Jadis en un village un Prométhée habile
Habile autant qu'on peut l'être en tels lieux,
Improvisa d'une masse d'argile,
Par un instinct ingénieux,
Une cloche à haute stature.
Il en revêt la nudité
D'un bronzé pur et si bien imité
Qu'à peine aurait soupçonné l'imposture
Le nécromancien le plus accrédité.
Chacun veut de ses yeux voir cette nouveauté,
Chacun en l'admirant s'étonne, s'extasie,
Oh, qu'elle est belle, et belle en verité,
Chuchottait de partout une foule ébahie.
Mais pendant qu'on louait et l'oeuvre et le talent,
Un fils d'Eole accourt avec furie;
(Les vents sont donc aussi sujets à jalousie?).
De son aile effrontée, il heurte le battant.
La cloche alors dans l'air résonne doublement,
Et de sa voix rauque et disgracieuse,
Fit sentir à ce peuple, adulateur banal,
Que belle cloche insidieuse
N'était que terre cuite au lieu d'être métal.
Par une apparence trompeuse,
Tel et tel quelquefois d'un public ignorant,
Se fait considérer comme un homme important;
Mais à peine a-t-il dit deux ou trois mots de suite
Que le bronze imposteur n'est plus que terre cuite.

(*Traduite de Clasio*).

NOTES

PURGATOIRE — CHANT DIXIÈME, *vers* 128.

Voi siete quasi entomata in difetto.

Salvini, Venturi et autres ont vu dans *entomata* une erreur du Dante, et son ignorance de la langue grecque. Ce vers pourrait être ce nous semble, sauf meilleur avis, lu et entendu autrement qu'ils ne l'ont fait; il pourrait l'être même de deux manières:

Voi siete quasi entoma, ta *in difetto.*

Voi siete quasi entoma, te *in difetto.*

Dans le premier cas il y aurait une ellipse, un tour qui se rencontre dans les auteurs grecs.

Voi siete quasi entoma, ta *entoma in difetto.*

Dans le second cas *te* serait une conjonction dont *et* est l'anagramme,

Voi siete quasi entoma, te *entoma in difetto.*

C'est ainsi qu'en français La Bruyère a dit: Depuis qu'il est des hommes et qui pensent etc. On pourrait donc traduire: Vous êtes comme des insectes et des insectes avortés. Si l'on étudiait bien la plupart des constructions que Dante a introduites dans le langage qu'il s'est créé, il en résulterait sans doute un Dante helleniste, de même que dans l'Iliade et l'Odyssée on a trouvé un Homère hebraïsant.

PARADIS — CHANT SIXIÈME, *vers* 127.

La critique moderne a reconnu dans le personnage de Romeo, le Comte Romée de Villeneuve, baron de Vence, ministre, connétable et grand sénéchal du comte Raymond Bérenger, descendant de l'illustre famille des Comtes de Barcellone, rois d'Aragon, régent du Comté de Provence, seigneur de vingt-deux villes ou bourgs, et mort en Provence en 1250.

On lit dans les notes marginales d'un manuscrit du Mont-Cassin, cité par Villani, livre 6, chap. 92 : *Romeo de Villanova districtus civitatis Ventiae de provincia olim administratoris Raymundi Belengerii comitis de provincia* — ivit peregrinando contemplatione ad Deum.

Vers 133.

Raymond avait quatre filles ; Romée résolut de les faire monter toutes quatre sur un trône ; la première fut donnée à saint Louis, roi de France en 1234 ; la seconde à Edouard roi d'Angleterre ; la troisième à Richard, frère d'Edouard, qui fut élu roi des Romains ; et la quatrième à Charles premier roi de Naples et de Sicile, frère de saint Louis. La famille des Comtes de Villeneuve existe encore ; elle a produit des Amiraux, des Préfets, des Savants ; cette famille a toujours cultivé et protegé les sciences, les arts et les lettres.

TABLE DES MATIÈRES

Discours préliminaire . . . . . Page 5
Dante et Klopstock . . . . . » 15

PURGATOIRE.

Chant premier.

Exposition. Invocation. Le poète entre en matière. Rencontre de l'ombre de Caton. Son apostrophe aux deux voyageurs inconnus. Réponse de Dante. Il supplie Caton de lui permettre l'accès dans l'enceinte dont il est le gardien. Celui-ci le lui accorde, à condition qu'il lavera son visage et ceindra de joncs ses flancs. Virgile accomplit sur Dante les ordres de Caton . . . . . » 22

Chant dixième.

Porte du Purgatoire. Ascension de Dante et de Virgile au premier cercle. Sculptures qui s'y trouvaient. La salutation angélique. L'arche sainte. David. Trajan et la veuve. Les deux poètes voient ensuite diverses âmes s'avancer courbées sous des poids énormes . . . . . » 32

Chant douzième.

Virgile engage Dante à s'éloigner d'Odérigi. Le deux poètes continuent leur route autour de la montagne. Sculptures du sol. Briarée, Nembrod, Niobé, Saül, Arachné, Roboam, Alcméon, Sennachérib, Thamyris, déroute des Assyriens, ruines d'Ilion. Rencontre d'un Ange. Ascension des deux poètes au second cercle . . . . . » 40

PARADIS.

Chant premier.

Exposition. Invocation. Ascension de Dante et de Béatrix vers le premier ciel. Étonnement de Dante. Béatrix en prévient les questions. Dante lui expose ses nouveaux doutes ; elle lui en donne la solution . . . . . » 48

Chant second.

Apostrophe de Dante à ses lecteurs. Le poète monte avec Béatrix dans le corps de la lune. Là, il demande quelle cause produit les tâches qu'on y aperçoit. Béatrix se dispose à la lui expliquer . . . . . » 58

Chant sixième.

Apparition de Justinien ; il se nomme à Dante. Récit de ses réformes, de ses victoires. Exposé de l'histoire de l'aigle sous les rois, la République, Jules-César, Auguste, Titus, Charlemagne, les Guelfes et les Gibelins. Episode de Roméo . . » 62

Chant trente-troisième.

Saint Bernard conjure la Vierge de permettre à Dante de contempler l'essence divine. Sa demande lui est accordée. Visions de Dante. Son impuissance à retracer par des expressions, et a saisir par les sens l'éclat dont brille l'amour qui meut le ciel et tous ses feux. . . . . » 70

SONNETS ET FABLES.

Sonnets de Pétrarque . . . . . » 82
L'Ananas et le Fraisier, Fable traduite de *Bertóla*. . . . . » 86
La Violette, idem . . . . . » 88
La Cloche de terre cuite, Fable traduite de *Clasio*. . . . . » 90

NOTES. . . . . » 93

4

PARA

Chant p

Exposition. Invocation. Ascension de
premier ciel. Étonnement de Da
questions. Dante lui expose ses
donne la solution . . . . . .

Chant s

Apostrophe de Dante à ses lecteurs.
dans le corps de la lune. Là, il d
les tâches qu'on y aperçoit.
expliquer . . . . . .

Chant s

Apparition de Justinien ; il se nom
formes, de ses victoires. Expos
les rois, la République, Jules-C
lemagne, les Guelfes et les Gib

Chant trent

Saint Bernard conjure la Vierge de
pler l'essence divine. Sa demand
Dante. Son impuissance à retrac
saisir par les sens l'éclat dont b
et tous ses feux. . . . . .

SONNETS

Sonnets de Pétrarque . . . . .
L'Ananas et le Fraisier, Fable trad
La Violette, idem . . . . . .
La Cloche de terre cuite, Fable tra

NOTES. . . . . .

Dn 79.2
Etudes sur la langue italienne,
Widener Library 007032510
3 2044 085 936 425